

Document rare

AUGUSTA
A B R Y

NOTRE PATOIS
ET NOS
POÈTES PATOISANTS



IMPRIMERIE
J. DUCRET
RUMILLY (H^{te} - Savoie.)

1942

PRÉFACE

Il est des phrases qu'on ne se lasse point d'entendre et que l'on aime à répéter ; et quelle âme française bien née pourrait ne pas vibrer à ces mots de Frédéric Mistral qui résument, en un saisissant triptyque, l'œuvre du grand poète provençal :

« J'aime mon village plus que ton village
J'aime ma province plus que ta province
J'aime la France par dessus tout ».

Et parce qu'une même inspiration a guidé Mademoiselle Abry, elle a su toucher le cœur les Rumilliens, des Savoyards et des Français.

« E CAPOE », *c'est la reconstitution historique, admirablement réalisée et réussie, où son amour du sol natal exhalte la fierté et le courage des ancêtres.*

« FRANCE TOUJOURS », *c'est l'attachement à la Patrie de toutes les Provinces qui ont formé « le plus beau royaume qui soit sous le ciel », apothéose de cette unité dans la diversité qui fait de la France un pays à nul autre pareil.*

« NOTRE PATOIS ET NOS POETES PATOISANTS », *c'est la réhabilitation des parlers régionaux, qui ne sont pas un des moindres charmes de notre douce France et c'est aussi un juste hommage rendu à ceux qui les ont illustrés.*

Présenter aux lecteurs la conférence que Mademoiselle Abry a faite à Rumilly, au cours de la soirée folklorique du 17 février 1942, et qu'elle a eue la très heureuse idée de faire éditer, est pour moi un honneur dont je ne me sens pas digne. Mais elle a su, en cette occasion, rappeler d'une façon si délicate le souvenir de mon Père, fin lettré et fin patoisant, que c'est à sa mémoire que je dédie la préface qu'elle a bien voulu me demander d'écrire.

Au siècle de l'avion et de la T. S. F., consacrer une soirée au patois savoyard semblait une gageure et nous n'étions pas sans inquiétude sur la réussite d'une telle initiation. Mais ce coup d'essai fut un coup de maître ; le talent de Mademoiselle Abry, comme aussi celui des interprètes qu'elle sut réunir autour d'elle, pour illustrer sa conférence, firent de cette soirée un véritable triomphe et nul ne me contredira de ceux qui étaient dans la Salle des Fêtes de Rumilly, en ce soir hivernal.

Remettre en honneur le patois si décrié, rappeler aux générations nouvelles des gloires régionales trop vite oubliées, chanter l'amour de sa Province, de cette Savoie si belle, voilà en quelques mots ce qu'a su faire Mademoiselle Abry ; et jamais nous ne saurons trop lui exprimer notre reconnaissance, car, dans toute son œuvre, déjà si féconde, elle s'est attachée, comme le disait jadis un de nos grands chefs militaires, le Général Niox, à « Relier le Passé au Présent, pour préparer l'Avenir ».

LOUIS BUTTIN.
Rumilly 12 Mai 1942.

NOTRE PATOIS

et nos Poètes patoisants

PREMIÈRE PARTIE

NOTRE PATOIS

J'ai entrepris de vous parler de « Notre patois et de nos poètes patoisants ». Un pareil sujet, sans doute, demanderait plus d'une conférence. Il en faudrait une série entière pour le traiter d'une façon honorable. Des compétences, plus autorisées que la mienne ont déjà étudié le patois savoyard. Pour n'en citer que quelques unes, Aimé Constantin, ancien vice-président de la Société Florimontane, a consacré sa vie à l'étude de notre dialecte. Beaucoup d'érudits, en la matière, l'ont aidé dans l'ébauche du « Dictionnaire Savoyard » qui fut terminé par Désormaux. La liste des termes annéciens, par exemple, a été fort augmentée par l'apport de son collaborateur Terrier, celle de Rumilly, grâce à l'obligeance de Charles Buttin alors notaire en notre ville.

A son tour, Désormaux publiait sa « Bibliographie méthodique des parlers de Savoie » et « Mots et coutumes de Savoie ».

Je citerai également « Mémoires et Documents », un remarquable ouvrage de Monsieur Charles Marteaux, paru en 1935 sous les auspices de l'Académie Florimontane, où l'auteur recherche l'étymologie de nos noms de lieu et même de famille.

Les études de tous ces hommes compétents ont grandement facilité mes propres recherches. Il m'arrivera donc, au cours de cette étude, de les nommer et même de les citer car ils connaissent à fond la question et seuls, ceux qui connaissent parfaitement les choses peuvent les présenter sous une forme claire et attrayante tandis que

ceux qui ne les savent qu'à moitié en parlent avec tant de solennité et d'obscur préention que personne n'y comprend rien.

La portée de ce sujet risque d'échapper à certains qui pourraient penser que des questions d'une brûlante actualité mériteraient mieux d'attirer l'attention du public. Si l'on doute de l'importance d'une telle recherche, il suffit, pour se convaincre de son intérêt, de lire le premier article publié dans la « Revue des Patois Gallo-Romains ». Sous ce titre : « Introduction à l'étude des Patois », un savant linguiste, l'abbé Rousselot, écrit :

« Les patois ne sont plus, pour la science, ce qu'on les a crus trop longtemps, des jargons informes et grossiers, fruits de l'ignorance et du caprice ! Ils ont conquis la place qui leur est due à côté de notre langue littéraire dont ils sont frères, appartenant comme elle au latin vulgaire qui est parlé dans les Gaules depuis la conquête romaine... »

L'observateur attentif qui traverse nos campagnes et qui en étudie les patois, voit reparaître à ses yeux tout le travail qui s'est accompli au sein du gallo-romain depuis près de 2000 ans. Il retrouve des faits dont l'histoire n'a pas gardé le souvenir et qui remontent au latin lui-même... Le passé lui devient présent ! Bien plus, il peut prévoir le sort réservé aux mots qu'il étudie et décrire à l'avance leurs transformations futures.

Les patois ne sont donc pas seulement indispensables à l'étude particulière du groupe de langues auxquels ils appartiennent, ils four-

nissent encore des données les plus sûres à la philologie générale ; et, si je disais toute ma pensée, je réclamerais pour eux, en regard des langues cultivées, la préférence que le botaniste accorde aux plantes des champs sur les plantes des jardins.

Mais la philologie n'est pas seule à profiter de l'étude des patois. L'histoire des races, des mœurs, des institutions, de la religion, la psychologie elle-même, y trouveront d'utiles renseignements.

Toutes les phrases par lesquelles est passée la vie d'un peuple ont laissé des traces dans sa langue. La date, l'origine d'un mot peuvent souvent être déterminées par la phonétique. Or, la date et l'origine du mot donnent la date et l'origine de la chose. De plus, la lutte incessante de la pensée contre la condition matérielle du langage, l'accommodation perpétuelle des formes anciennes et des besoins nouveaux offrent au philosophe des éléments précieux pour juger du travail intérieur de la pensée.

L'étude des patois est donc autre chose qu'une vaine curiosité ; elle peut, elle aussi, apporter son contingent aux lumières générales de l'humanité. »

Si l'on ramène ces hautes considérations du savant linguiste aux circonstances présentes, ce sujet entre dans le cadre de ce renouveau du folklore auquel on assiste dans toutes nos provinces et qu'encourage sagement le gouvernement. Il correspond à une tendance naturelle de l'âme humaine, de l'âme nationale. Quand le présent déçoit, on se replie un temps sur le passé avant d'affronter l'avenir. L'étude

taxe, nous venons de les voir ; mais surtout d'un esprit, un esprit qui se manifeste par une certaine façon de s'exprimer, par un certain choix d'images, de tournures !

Le patois de chez nous est celui d'une race solide, à l'esprit un peu lent, mais réfléchi, d'hommes de la terre tenaces dans l'effort et âpres au gain, de rudes montagnards froids d'apparence, parfois durs pour eux-mêmes comme pour les autres. Ces qualités et ces défauts de la race, la langue les traduits par des inflexions lentes et quelquefois rudes qui frappent l'étranger comme le Savoyard qui a vécu loin de son pays.

Notre patois n'a pas cette musicalité douce de la langue de Mistral, par exemple.

Si notre parler exprime assez malaisément les sentiments tendres, il convient admirablement à la satire, à la raillerie. Le vieil esprit gaulois survit chez les descendants des Allobroges. On tolère au patois des hardiesses de langage, des crudités qu'on n'oserait traduire en français. Fréquemment, « le patois dans ses mots brave l'honnêteté ». Tout compte fait, notre dialecte est une langue bien savoureuse et toute traduction, même la meilleure, lui enlève de son charme.

Malheureusement, ce vieux parler de nos pères, supplanté par la langue officielle, est abandonné, renié même par les nouvelles générations. Cet abandon a étrangement coïncidé avec celui du costume régional qui conservait à chaque province sa physionomie et son charme propres. Et cela est bien regrettable. Nizier de Puitspelu le déplore amèrement, comme tous ceux qui se sont passionnés pour le folklore, et sont navrés de cette uniformité banale de nos vieilles provinces. « Un jour viendra où, grâce aux progrès des lumières, au développement de l'instruction, tout ce qui survit des vieux dialectes, des mœurs, de la physionomie, des vieux souvenirs de chaque bourg ou province aura enfin disparu et où tout le monde, depuis l'académicien jusqu'au dernier pacan, parlera le même français avec le même accent... » Nous sommes tentés d'ajouter « et le même costume ! » Heureusement, Puitspelu exagérait et nous n'en sommes pas encore là.

Cependant, la disparition du patois est un fait. On lui a fermé la porte de l'école rurale alors qu'il entre par la fenêtre. Pourtant, ne serait-il pas possible, dans les familles et à l'école de mener parallèlement l'étude des deux langues ? Cela permettrait parfois, au maître comme à l'élève, des rapprochements instructifs. Comme l'écrivait si justement le philologue Michel Bréal : « En apprenant mieux leur

patois les bilingues font leurs humanités en petit ».

Les paysans restés fidèles à la terre causent encore volontiers le patois. A la ville, tels bons commerçants le parlent à leur clientèle villageoise qu'ils mettent à l'aise. Et c'est de la bonne psychologie qui fait s'accorder leur propre intérêt avec celui du folklore.

Mais, la plupart des citadins feignent d'ignorer ce « jargon grossier » pour les uns, et dont les au-

tres redoutent l'emploi, qui pourrait déceler leur origine paysanne. Ils affectent même de ne plus le comprendre, quand ils reviennent au village. Pourtant, et malgré une très longue absence, on n'oublie jamais la langue qu'on a apprise sur les genoux de sa mère.

A ce sujet, voici une fort spirituelle fable, due au talent de M. Charles Buttin, et obligeamment communiquée par M. Louis Buttin son fils. Elle s'intitule :

LE RATEAU ou le Patois retrouvé

« *Naturam expellas furca, tandem usque recurret.* »

(HORACE, Epitres, I, x., 24)

Arrivée à Paris en sabots et bonnet,
Suzon quitta bientôt ces atours trop vulgaires
Pour prendre grand chapeau, fins souliers, long corset
Et copia de son mieux les manières

De nos boulevardières
Dont elle s'efforçait d'imiter le caquet.
Elle était avenante et d'agréable mine.

Et bientôt la coquine
Parmi le demi-monde eut un succès croissant.
Plus de Suzon : Suzy, c'est bien plus élégant !
Suzon sentait trop le village.

Pauvre village, oublié maintenant,
Comme le temps où Suzon était sage...

Elle gardait pourtant certaine intention
De retourner là-bas, d'éblouir ses compagnes
De son chic parisien, de sa distinction :
Un jour que le soleil brillait sur les campagnes,

Elle saisit l'occasion.
C'était au temps des foins ; la belle
S'en fut causer avec les villageois
Peinant aux durs travaux qu'elle-même autrefois
Avait faits ; aujourd'hui, manœuvrant son ombrelle,

Comme une reine elle se pavanait.
De patois, plus un mot. Fi donc ! Elle ignorait

Ces expressions grossières
Bonnes pour ceux qu'abritent les chaumières,
Et choisissait ses mots, bref, ne négligeait rien
Pour parler comme un académicien.
Tous buvaient les propos qui tombaient de sa bouche,
Comme ceux qu'au sermon le Curé leur tenait,
Ou que M^ossieu le Maire au Conseil prononçait.

Elle vit un râteau dressé contre une souche,
Le manche en l'air et les dents en avant :

« Comment appelez-vous, dit-elle en minaudant,
« Cet instrument ?
« Je le savais jadis ; ma mémoire infidèle
« L'oublia ; s'il vous plaît, rappelez-moi son nom. »

En discourant ainsi, Suzon
Par mégarde pesa du bout de sa semelle
Sur les dents du râteau ; le manche bascula
Et vint frapper au front Suzon qui chancela.
« *Cri chancro dè râté !* » fit la belle en colère.
A ces mots, vous pensez les rires qu'on pu faire !
Du patois retrouvé, tous ironiquement,

Vinrent lui faire compliment.
Le Curé, fin lettré, passait en ce moment,
Et, bien que lisant son bréviaire,

Il n'avait rien perdu de l'incident ;
Il se souvint d'Horace, et tira plaisamment
La morale de cette affaire :
« Chassez le naturel par la fourche, bientôt
« Il reviendra par le râteau. »

Pourtant, cette langue savoureuse, drue, originale est belle. C'est un lien qui unit les Savoyards du dehors. Dans les années prospères du passé, la colonie savoisiennne de Paris se réunissait tous les mois au banquet du « Matafan ». Et c'est en bon patois de chez nous qu'on devisait gaiement entre la tome au marc et une bouteille de Seyssel mousseux ou de roussette. Avec quelle émotion profonde nos compatriotes prisonniers, qui ont la pauvre chance de se retrouver dans le même stalag doivent-ils s'entretenir dans cette langue, devenue sûrement plus chère encore et qui présente, de plus, l'immense avantage d'être incompréhensible pour le feldgrau montant la garde et qu'on peut railler impunément !

Le patois, mais c'est un peu de son pays qu'on emporte avec soi et qu'on est heureux, ému de retrouver.

Permettez-moi de vous citer encore ici un souvenir personnel.

Cela se passait, il y a de nombreuses années déjà. Je terminais mes études à Versailles. Après une lon-

gue absence où, maintes fois, j'avais ressenti la nostalgie du pays natal, « le dure-temps », je revenais en vacances à Rumilly.

En gare d'Ambérieu, deux braves paysans montent dans mon compartiment et reprennent leur conversation interrompue. Depuis longtemps, je n'avais pas entendu cette langue de chez nous. Ce fut en moi une commotion intime et profonde et, tandis que le train nous emportait à travers le verdoyant Bugey, sous un beau ciel pur de Juillet, il me sembla soudain respirer déjà l'air natal, tout bonnement parce que deux braves Savoyards, là, tout près, devisaient en patois de chez nous !

Partout en Savoie notre patois a fièrement conquis ses quartiers de noblesse.

Nous n'avons pas le droit, nous Rumilliens en particulier, de renier ce dialecte que nos ancêtres ont promu au rang de langue officielle dans les heures héroïques de notre histoire locale et qu'ils ont écrit en lettres de sang dans les armoiries de notre ville.

« E CAPOE ! — SONT LIE VOUTRES ! », magnifiques ripostes qui ont traversé les siècles et nous enthousiasment encore aujourd'hui !

Enfin, n'est-ce pas dans cette langue, si étroitement liée à nos gloires passées, que nos poètes ont souvent chanté le charme de nos horizons, la simple beauté de la vie de nos pères, leurs joies et leurs souffrances !

Maintenant et pour terminer, je veux vous remercier, mes chers lecteurs de votre bienveillante attention. Si cette étude a pu intéresser quelques vrais patoisants et faire tomber un peu les préjugés que d'autres partageaient à l'égard de notre vieux dialecte, en leur communiquant le désir de le mieux connaître désormais, ce sera ma meilleure récompense.

Et puis, voyez-vous, s'intéresser à notre folklore, c'est apprendre à mieux apprécier notre petite Patrie, c'est pénétrer son âme avec ses horizons familiers, c'est se prédisposer à la chérir davantage, cette terre de nos pères, qui est comme l'incarnation concrète de notre grande Patrie : la France !

NOS POÈTES PATOISANTS

Groupe Rumilien

JOSEPH BÉARD

Il y a une centaine d'années, la maison située à l'angle du Faubourg St-Joseph et de la route de Vallières, était une bien curieuse demeure, si l'on s'en rapporte à François Descostes qui, dans son étude sur Béard, éditée en 1889 par l'imprimerie Alexis Ducret, la décrit en ces termes :

« — Une boutique servant de vestibule et de cabinet de consultations, avec deux montants en pierre de taille polie par le temps. Tout à côté, la bombonnière d'écurie où la mule du médecin se reposait de ses longues chevauchées, une pièce au premier étage ; dans les combles, une mansarde ; sur le faite, le hibou légendaire :

« L'oiseau qui chante et voit clair la nuit ».

Tel est le cadre où naquit Joseph Béard le 25 février 1808, où il professa la médecine, où il mourut le 1^{er} février 1872.

« Un vrai type ce Béard, nous dit François Descostes dans un magistral portrait qu'il trace du chansonnier et dont je me permets de vous citer les principaux passages :

« — Grand, vigoureusement charpenté, le front large, bombé et découvert, le regard étincelant, la lèvre railleuse, le visage rasé mais encadré d'un collier de barbe noire semée de fils d'argent, la physionomie expressive et mobile, il était à lui seul un poème ambulante ; sa pantomime décelait l'intelligence primesautière, l'esprit prompt, alerte, sardonique, débordant malgré lui de l'enveloppe impuissante à en contenir les bouillonnements et les écarts ; avec cela, pourtant,

un cœur chaud, généreux, accessible aux sentiments doux et tendres, une âme compatissante et bonne, dévouée dans ses rudesses et prête toujours à s'envoler sur les sommets, une imagination riche, trop riche parfois, véritable folle à ses moments qui s'embarquait pour un oui pour un non dans des conceptions étranges, titanesques, un homme bien humain suspendu entre la terre et le ciel, sacrifiant à la terre, à ses appétits, à ses passions et s'y trouvant mal à l'aise, un ballon à moitié dégonflé qui se traîne sur le sol tout en aspirant à remonter dans les airs. Aussi bien, avait-il l'horreur instinctive du convenu et des convenances sociales ; il se moquait de la mode et du qu'en dira-t-on. Il affectait de porter un accoutrement bizarre où la veste à brandebourgs du Hongrois était recouverte de la houppelande du moujik russe, où la casquette du Lapon ornait la tête d'un grand diable de corps, dont les jambes maigres, emprisonnées dans un pantalon collant et enfouies dans des bottes à l'écuillère larges, pendaient ballantes le long de la croupe effilée de la mule, cravachée par son cavalier nerveux, agité, mâchonnant du coin de sa lèvre moqueuse un bout de cigare à moitié éteint... »

Quoique pauvres et chargés d'une famille de dix enfants, ses parents lui firent donner une solide instruction dans les collèges de Rumilly, d'Annecy et de Chambéry. Il entre au séminaire. La raison de ses maîtres, battue chaque fois par la sienne, doit se retirer vaincue. Cependant, l'archevêque qui l'interroge a, lui aussi la riposte prompte :

« *Aquila non capit muscas* » — l'aigle ne prend pas les mouches !, répond Béard avec sa désinvolture coutumière au cours d'un interrogatoire.

Et l'archevêque de riposter du tac au tac : « *Nec ecclesia superbos !* » — Ni l'Eglise les orgueilleux ! » Et Béard quitta le séminaire.

Ce trait, ainsi que le suivant, a été rapporté par Charles Buttin. Quelques temps après, Béard, étudiant en médecine et coiffé d'un tromblon très 1830, croise le Grand Séminaire en promenade. Parodiant la parole de, je crois, St-Augustin : « Bienheureuse faute qui nous valut un tel sauveur », un des séminaristes s'écria : « Bienheureuse faute (l'orgueil de Béard) qui nous valut de voir Béard avec un tel gibus ! »

Il étudia la médecine à Lyon, à Paris, y connait tous les embarras de l'étudiant pauvre. A ses heures de loisirs, il taquine la muse... et cela devient parfois un écot pour payer ses dettes...

Glissons sur ses œuvres écrites en français et dont la valeur est assez inégale et abordons franchement celles composées en patois. C'est là qu'est le vrai Béard, notre si populaire chansonnier. Cette étude peut se ramener à trois points de vue : le poète satirique, le poète chanteur du paysan, le poète patriote.

« La satire, nous dit son contemporain et ami François Descostes, était la pente naturelle de son tempérament. Ironique, mordant, caustique, il avait le flair des ridicules, devinait chez chacun le défaut de la cuirasse. Il eut le don d'administrer des coups de fouet cruels. Trop souvent, il a fait servir son talent

à la satisfaction de ses rancunes particulières et cette tendance lui attira des inimitiés ».

Nombre de ses chansons inédites sont d'une méchanceté cruelle et d'une crudité parfois choquante. Deux de nos compatriotes en possèdent quelques-unes, réunies en de petits opuscules manuscrits, car Béard n'a jamais publié ses œuvres.

Certains d'entre vous connaissent sans doute sa chanson composée contre la servante Jeannette. Béard était le grand ami du curé de Lornay qui s'appelait Benoit de son prénom. Quand il allait en tournée dans cette commune, il ne manquait pas de passer au presbytère où le pasteur lui offrait une bonne bouteille de ce cru de la Portière que

Joseph Berlioz, un autre poète rumilien, chante dans ses vers. Or, un jour, Béard se présente en importun. Le curé n'est pas là et la servante a profité de son absence pour régaler son amoureux. Béard congédié se venge, en composant une nouvelle satire, dans laquelle on retrouve ces vers :

« Quoui sâ t'o c'qu'a l'ont biu
Pèdè què Béné n'y a pas viu ! »

Mais le grand souffre-douleur que Béard a choisi comme cible de ses railleries et qu'il a baptisé du nom de « Curossé » c'est ce marchand colporteur, tel qu'on en voyait souvent autrefois dans nos campagnes, une sorte de juif-errant, aux larges

pieds, roulant de foire en foire et vendant sa marchandise au mieux de ses intérêts. Tel est le personnage que nous campe François Descostes et qui endosse toutes les pointes du satirique.

Peu scrupuleux, habile en affaires, marchant avec succès sur les traces de ses ancêtres, l'infortuné « curossé » est affublé d'une défroque vraiment désopilante.

Il y a la « naissance du Curossé » — « une idée du Curossé » — « le désespoir du Curossé », et j'en passe.

C'est atroce, c'est méchant, c'est cruel, c'est tout ce que vous voudrez, mais comment ne pas être désarmé par tant de pétillante malice.

LE DINER DU CUROSSÉ

Air : *La Marseillaise.*

Daipouai lontéps nos ito prestos,
Enfin vettia r'li jor d'galá.
L'patron q'vu nos védré sos raistos
Nos fa couairé la pairollá. (Bis)
R'los de Rméliy a plienna gâula
Déjha risivos l'atro jor
Quand ê nos viivos tos vé l'bor.
Raissi l'boè p'fairé baudré l'âula.

Refrain

A tablia panfés d'laû, soulinnos curossés,
Fasin, fasin nos tos sauta los amborés.

Tai Pierro qu'a drai la figura
Dé r'los qué m'diont los ptious diez l'brii.
Et tai Liaudo qu'a la tornura
A l'gni têt' à vet barlati. (Bis)
A poué José, tai q'la frigala,
Jusquioré né quitta jamais,
Tai quèz m'téra diet tos grans bouais
Dou coups mé qué n'ey va diet ta balla.

Sassaï, Thomas et taï grou Tuéno,
Tas d'golus q'neyni jamais prâu,
Et tai Jaqué, panfé d'chanuéno,
Qu'à la gâul as largé qu'on fâu. (Bis)
A pouai tai Nacho qu'a l'estomma
Sé compiaiséta qu'é l'pu bin,
Fus-té c'monna pira d'molin
M'diy on pan to inti, sai tomma.

Déjha les treita livrés d'vianda
Vg'niont d'êtr' avala jusqué os.
Et la crobliá d'pan tota ronda.
A fondu treita coups d'vant nos. (Bis)
Mitta, crochon, quin bocon q'sosé,
Su tablia tot a disparû,
Et mémo jusqu'u grand pairû
Plié dé tartiffl à tôte sosé.

Si le satirique nous amuse, le poète du paysan, nous émeut souvent. Béard s'est imprégné de la vie champêtre. Il en a senti tout le charme. Il a su l'exprimer dans son langage à la façon d'André Chénier, de Brizeux, de Georges Sand, et il nous a laissé dans ce genre de purs chefs-d'œuvre. Ses portraits sont frappants de ressemblance, ses pay-

sages sont vrais. Béard a braqué son regard pénétrant sur le paysan. Il a vécu de sa vie, de ses de l'Albanais. Il l'a observé, aisé, confesse, lui a tâté le pouls en bon médecin, est entré dans sa peau et il a chanté comme chante un vrai paysan. Ses poèmes, nous dit encore François Descostes, c'est l'angélus de Millet traduit en patois.

Mais sé pé mdii nos in la pansé
Compliaiséta jusqu'à r'li poay,
Son fa tant q'lé mètr é bombansé
Los curossés n'baivont pas moay. (Bis)
Tant qué n'tra boda sossé sula,
N'tron groè nos sarvra d'aibotiau,
Et l'vin tot c'mèz l'aiga d'on pochâu
Va nos arrosa la corniula.

Los curossés d'so laû grou linjos.
Cognaissent la civilita.
Quand bin t'a l'groè fai c'met los sinjos.
Maitr, é vont bair à ta santa. (Bis)
Bin q'tossé la colâu des vessés,
Et l'vrai mayton d'un capchin d'boët,
Paidet q'chi tai nos bérins set,
Diu t'conservai la piau des fessés.

Oua, dit l'patron, d'sé bin q'ma maré
Ma fé l'poté biet lourd' à vi.
La mèma chusa qué v'tros paré
Vzont fé l'groët diabliamet lovi. (Bis)
A v'tra santa golus qué v'zété,
Qué Diu vo consarvai longtèps,
L'apti, la fan et les dêts
P'avalá d'paraiillié charfété.

Ainsi d'sivos los portiaux d'balla,
L'jor qué l'patron lés fé dina,
Et sé drolo d'lé vi m't' à tablia,
É bin p'drolo d'lé vi çhamnâ. (Bis)
R'los curossés lés savons tottés,
Quaitous qué font quand é sont sus ?
Pèdet q'los ons font tot pé d'sus.
Los atr é font plié laû culottés.

« — Los doux Bus » n'est pas une simple imitation de la chanson de Pierre Dupont, c'est une création bien supérieure, prétend Descostes. Dans une poésie tour à tour énergique, vibrante, gracieuse, Béard y célèbre la vie du paysan, ses idées, ses travaux, ses croyances, son attachement à ses terres et à son bétail.

LOS DOUS BUS

Sur l'air : *Les Bœufs*, par P. DUPONT

D'sais bin qué d'nai qu'on p'tiou domaino.
Mais d'ai dous bus, jouli, fromé.
Et ma charroui, qu'est d'bon bouet d'fraino.
P'vagni quand d'vouais tot mes sémé.
D'on garçon fort pé tgni les queurné,
Quand los dous bus font ma labâu
Et d'sus la nêt, quand on s'rêteurné,
D'ai mon p'tiou Dian q'lé soign' u bâu.

Refrain

Y a praut d'bus sus lé fairé
D'color rojé, bianch' u nairé,
Et q'sont d'forta collouairé
Ab bê !
Jus qu'oré on a poui vi nioncé
On pâ d'bus fait q'mé cé.

É faut lé vi, l'jâu sus la têtâ,
Labora hiér et traci drai ;
S'moqua d'la pliog' et d'la tépéta :
Qué l'temps sait chaud u qué sait frai ;
Û bet d'la rait, quand é sarrêont,
Pé qué l'bovi pouais affronter,
E faut les vi q'met y est qué s'prétont
Et q'mé dépachont parbraitar.

E sont tos doux, daü q'met r'naniella
E sont tos dous pé forts qu'on trouai.
Bin sôvet los bouchi d'la vella,
Pé m'lés achtaz v'niont diet l'aidrai ;
Mais diet l'espoir qu'on les u védé,
S'é font brinnâ lau grous écus ;
Mai, d'amri vingt coups miaux qu'on m'pédé,
Qué d'védre u bouchi mos dous bûs.

Y a d'fais qu'la tach' est on pu lordâ,
Qué l'bovi cherch' on pu d'repôs ;
É l'bon momet d'vouaidaz sa gorda
Et d'fé, pla bair, on ptiout harô.

Alors mos bûs s'plianton qmet d'beurné ;
D'vaio fomâ lau grand narus
Et la lardaira sus l'âu queurné.
Q'vint m'chantâ sos airs los pé drus.

Quand d'mariérai ma flié Madleina,
D'vouais qué l'figniolaisé q'mé fou
Qu'a sa crouaix d'or l'os' ona chaina,
Q'fassé tot pliet de tors p'son cou ;
Qué d'sus sa brava roba d'lâna
Lé m'tais on drolo faudâ d'suais,
Et de gajo q'mos bûs diet rna s'manna,
Gagront p'achtat tot rli trossais.

Avant d'éposa la Moriza,
D'itou l'pé chaud d'los sos galan.
D'ai d'bellé fais sauta la siza
Rèqué p'lalla tochi la man ;
D'sais talo vouai qué l'jo d'mes nocé,
D'amo ma fêna q'met mos jus ;
Eh bê ! tant fort qué mn'amor socé,
D'amri ptou perdré liai q'mos bûs.

Y a d'gens q'vodro nos ptâr la mouda
Dé récoltar c'qué n'ont pas vagna,
Et q' trovo qué t'na chusa qmouda
Dé mdii l'bin q'los âtr' on gagnia.
Mais diet mon bâu s'lé gens d'la seurta
V'gnont jamais p'exarci l'âu pti,
D'ai ma cautra, su l'suai d'la peurta,
Qu'sé chargé d'lé douta l'apti.

Sé jamais l'écôrâ m'étérré,
Et q'dosso fait mon testamé,
M'nainé sara l'herti d'mes terré
Et d'mos dous bus, jouli, fromé ;
Et dai bailli d'messés p'son paré
Car, sé fâ d'ins, alara praut
Pé payi bains tou son pètiou fraré
Et p'fairé la dolla d'la srau.

Ya prau d'bus sus lé fairé, etc.

Et quelle jolie scène et quelle « Le rtor dès barjhirs à la fârma! » romance de Chateaubriand et qui a
admirable fidélité de pinceau dans que Béard chantait sur l'air de la la vigueur d'une eau forte !

LE RTOR DES BARJHIRS A LA FARMA

Oh ! qu' d'amo vi diet la campagne
Quand l'selui cauche et qu'la nê, gagne,
L'bovi que r'vint tot satisfai
D'sés vagne
Et l'bargi q'ramène aron mouai
L'tropai !

Tot l'long d'la vi la thiévra quèle,
La vache brame et l'mauton bèle,
Jusqu'à l'agniai le pe ptiolin
Q'sè mêle ;
Et s'ta chanthon duré sè fin
P'lo chmin !

B'la du tropai qu'marche à la têtâ
Fa tant qué l'pu s'nâ sa cliocheta,
La thiévra et l'mauton font brinnâ
Lau snêta
Et lé ptiou cvau drissé son nâ
Pr'hisnâ !

Chantâ, mes fiès, travailli totté,
La mare, on jor, fara vtrè dotté
Mai d'on galant é près du bau
Qu'écotté,
Et vos ariz tot c'q'y ara d'miau
Pr'épau !

Clôturons cette étude sur Béard par un dernier caractère. C'était un patriote dans l'âme, fier de l'histoire de sa cité, de ses murs démantelés, de son pont St-Joseph. Il détestait d'instinct Annecy, la

cité rivale. Dans sa célèbre chanson de la « Pasnaille » notre poète venge Rumilly d'une façon désopilante des légendes que son ancienne rivale avait greffées sur les incidents glorieux de son histoire.

Chacune de ces légendes, a son tour dans cette revue étincelante et les étrivières pleuvent drues comme grêle sur l'infortuné « poë d'Ennecy » qui, pour la circonstance, est transformé en bouc émissaire,

chargé de toutes les iniquités dont la susceptible carotte croit avoir à se plaindre.

Dans chacun de ces nombreux couplets, étourdissants de verve, le

procédé est le même, fait justement remarquer François Descostes : « L'auteur étale complaisamment la légende dont Rumilly est affublée. On se prend à sourire sur la naï-

veté de ces bons Rumilliens. Mais, tout à coup, la scène change et, dans un trait final, c'est Annecy qui est transpercé et Rumilly qui rit à ses dépens ».

LA PASNAILLÉ

Air connu

On di ké kan lôs énémi
Vniiron pê prèdre ntré moralie,
On dit k'la peúrta de Rméliy
Était fromâ p'rna pasnalie ;
Mai la bétie ké fâ tiou, tiou,
Preniive cê p'r onna sarralie ;
Le poé d'Einn'cy, k'était pâ fou,)
Féi son dédion de c'ta pasnalie) Bis

On di ké dzo l'pon d'la Cordi,
Toté lé né, y avai de rnôlie
K'allivô pê d'dien n'tro corti
Gâtâ lô tiu, lô pâi, lé fôlié.
Avoé d'bâton farrâ p'lô bê,
On di ké n's in toâ cté crapiaute.
Ion d'Einn'cy, ké s'trovisse itié)
Rê k'don cou de groé lé tuiss'tote.) Bis

« Rméliy, rê-tê, un bin t'é perdu !
Dzivo rlô ké vniivô p' lô prèdre.
« Einn'cy, Chambéiry s'bin rédu ;
« Parkai n' vodrà-tê pâ t'é rêdré ?
Mais n'tro borgeai dzirôn : « Kapoé ?
« Rlô d' Chambéry son d' seüda d' palie,
« E rlô d'Einn'cy n' vâlion pâ mai)
« Kê l'poé ké n's a mdia n'tra pasnalie !) Bis

On di k'al avô tambornâ
K'on ne devéi pâ sê lanterna,
Pêdê la né, s'allâ prom'nâ.
Sinon k'on no plâve è caserna,
Mai sê p' c..... à no sin sorti,
Sê ké n'tra lanterna n's almisse
Étai d'craita ké l'poé d'Einn'cy)
Vnisse plâ l'naz dzo, s'al u visse) Bis

La sêtinella de dsu l'pon.
Kê s' vèliive, armâ de s'n halbârda
On jor dza à çakin luron
K' volai passâ malgrâ la garda ;
« S' t' arcu' de l'accrôche', é d' t'avnio ;
« S' te vin, de te clioutr' à la moralie ;
S' te réste itié, de te mdio,)
Gmê l' poé d'Einn'cy mdia n'tra pasnaillie.) Bis

Béard est mort pauvre. Selon la version de vieux Rumilliens, sa fin aurait été stupidement hâtée par une vilaine plaisanterie, ou vengeance, que lui firent des inconnus dont on ignore les véritables mobiles. Alors que le médecin revenait à la nuitée d'une tournée à St-Eusèbe, il fut assailli par des gens enveloppés de draps blancs qui le guet-

taient. Béard eut très peur et, dès lors, il déclina rapidement. « Il s'en est allé sans sou ni maille pour avoir eu la main ouverte à toutes les misères. C'est la destinée commune aux inventeurs et aux poètes. Mais il nous a laissé des trésors qui sont le fonds social de notre cité, de l'esprit rumillien mis en bouteille, une langue règlementée et

fixée, une littérature créée de toutes pièces » et il a fait école.

Aimé Marcoz et Joseph Fontaine le réclament pour maître.

Excusez moi si j'ai été quelque peu prolix à l'endroit de Béard. A tout seigneur tout honneur. J'ai cru devoir lui faire une place à part dans cette étude, persuadée qu'il la mérite.

AIMÉ MARCOZ D'ECLE

Le 27 juin 1856, naissait au hameau d'Ecle, tout près de Rumilly, Aimé Marcoz. Issu d'une très ancienne famille, dont le nom est étroitement lié aux gloires de notre histoire locale, Aimé Marcoz pouvait être fier de ses origines. En 1742, son vénéré ancêtre, Marcoz d'Ecle,

armé de sa hallebarde, défendit seul la porte de Montpelaz contre les dragons du roi d'Espagne. Sommé par l'ennemi de rendre ses armes, il riposta fièrement : « Sont-ils voutrè ? » et tomba percé de coups. Cette belle réponse qui fait tant d'honneur à la famille Marcoz

est, depuis 1873, perpétuée au salon de notre Hôtel-de-Ville par une belle peinture du maître Théodore Lévigne.

Élevé dans cet orgueil d'une tradition familiale, Aimé Marcoz, ses études terminées, partit au loin pour gagner sa vie. Mais à Paris et à la

Ferté-sous-Jouarre, ce bohème, ce poète de la terre, s'habitua difficilement à la banalité de la vie citadine. Le « gai pinson », comme le surnomme Joseph Fontaine, son ami, connut souvent la nostalgie du pays natal. Au banquet parisien du « Matafan », il retrouvait la gaieté franche de ses jeunes années. Là, il rencontrait des amis, des compatriotes. Avec eux, il pouvait deviser dans notre cher patois qu'il aimait tant.

Venir passer ses vacances à Ecle, dans le cadre agreste de son enfance, était son plus grand bonheur. Miné sourdement par une lente maladie, sentant avec une poignante intuition sa fin prochaine, c'est dans sa maison natale qu'il a voulu mourir, sous la lueur douce et vacillante du « croaizu » qui l'avait vu naître. Ce fut le 13 Mars 1906.

Aimé Marcoz était né poète. Toute

son œuvre est consacrée à sa petite patrie qu'il aimait d'un amour profond avivé par l'éloignement. Elève de Béard, dont il salue la mémoire et le talent dans la préface de son recueil de chants et de poèmes, il nous dit :

« — J'ai voulu chanter quelques tableaux rumilliens et rustiques, pensant ainsi faire revivre un peu notre vieux patois et espérant que mes refrains seraient peut-être chantés, comme le sont ceux de mon maître, le populaire médecin Joseph Béard ».

Deux traits dominants de l'œuvre du poète perçent à travers son œuvre.

Sa gaieté native qui devait faire place, dans les dernières années à la trisnesse, se plaît à évoquer les réjouissances publiques de notre ville, il y a quarante ans, dans la « Fêta des Pompié » ou la « Ca-

valcadé ». Joyeux bout-en-train, il préconise une nouvelle fête de quartier : « la voga d'la Cordy », se souvenant que son maître Béard avait inauguré celle du Faubourg Saint-Joseph.

Le poème « Lo Coté de Rmelly » chante notre vieille industrie locale de la coutellerie qui jouissait autrefois, dans toute la région, d'une juste réputation, et une exquise naïveté poétique empreint les vers de « Noutra Dama d'Armonna » que Marcoz dédie à sa sœur Marie. Il nous semble voir se dérouler la procession traditionnelle du premier dimanche de Mai, à travers les rues pavoisées de la ville, tant les détails pittoresques et précis abondent. Et comme il est touchant ce regret de l'homme que la vie a éloigné de la foi de son enfance et qui, sous un dilettantisme d'apparence, aspire à y revenir !

NOUTRA DAMA D'L'ARMONNA!

Souvenirs d'enfance dédiés à ma sœur Marie

L'printèt flioraï lo-z'arbépin
Su la roché tot l'long du çhmin
A N'tra Dama d'Armonna !
Diet lo pliatano d'Monairy
L'cardinalin a fé son nid
Pré d'la Dama d'Armonna !

La picarâva, lo quinlon,
Diet l'grou tillot diont loeu çhanfon
A N'tra Dama d'Armonna !
Lo præ, lo çhamp sont boquattâ
Aïjo et flior vulont fêta
Noutra Dama d'Armonna !

Lé confrari èn précéchon
V'niont çharçi la bénédictqchon

A N'tra Dama d'Armonna !
On u vai lo blian pénitet
Qu'font cortéjho u Saint-Sacramet
A N'tra Dama d'Armonna !

L'Colléjo avoé so musichin
Egayé la longor du çhmin
Dé N'tra Dama d'Armonna !
Lo cantiquo dé juéné flié
Vo chatolliont lo dou-z-orlié
A N'tra Dama d'Armonna.

Du tèq qué d'itou collégien
D'ai tot pari fé l'pélerin
A N'tra Dama d'Armonna.
D'zot lo-z-ordré d'abbé Dumont

Et d'encorâ Jean-Lui Simon
A N'tra Dama d'Armonna !

Daipoé lor tot é bin çhandia.
Ton pourro frare a voyadia
Luèt d'la Dama d'Armonna
Al amé spendèt biet pènsa
A lo momet qu'al a passâ
A N'tra Dama d'Armonna !

Prèt ton çhaplet qu'à lo grou gran,
Va d'mènjhe qv'int laivèt su Çhran
A N'tra Dama d'Armonna !
Préyi qu'ton frare l'polisson
Fasse on beau jhor sa convarçhon
A N'tra Dama d'Armonna !

LA VOGA D'LA CORDY

AIR DE *Cadet-Rousselle*.

Ya longtèp qu'los malébotia
Nos appellont : *los ennoya* ;
Rlos mauvais groët laissin les dire,
Fassin les vi qu'nos savin rire !

Refrain :

Hardi, los Blianc, Cagnon, hardi,
Fassin la voga d'la Cordy !!!

L'pont d'Saint-José daipoé longtèp,
Fa sa voga tos los printèp ;
P'nè faire atant on a proœu d'têta,
Ass'biet qu'lœu nos farin la fêta !

É n's'agti pliè qué d'trovâ l'non
Du grand Saint qu'sara ntron patron
Sl'a *Saint-Aimé* povaï vos pliaire,
Pl'a fin d'Avri l'faré l'affairé !

Bien d'autres poèmes mériteraient d'être cités encore. Permettez-moi de vous dire deux mots du premier de son recueil et du der-

Margotton : D'ai avouï dire pla Sémnâ qué rlos d'la Cordy allivé faire na voga !
Jacque Raclé : Ouâ, l'brit n'é grou !!

Avoé m'n'halbârda su ntron pont
Dé vraï lé-bas faire l'plianton ;
Pé rehâivre los Monchu d'la vella,
D'saraï vtra fièra sentinella !

On u vara rlos d've l'Borné,
Rlos d'Montplâ et rlos d'Montborné,
Rlos d'su l'Etang, rlos d'la Guernatta
Rlos dé dlé Pont et rlos d'la Fliatta !

On ara bin quaqu' balourien
Qu'nos apportront on pû d'étrain ;
On ara p'lète la musica,
Los pompié et la gymnastica !

Quand on les avouirâ vé l'Bor
U brit des fifro, des tambor,
S'avanci é colonné draité,
On fara brire quaque boaité !

Ntros invitâ trovront partot
Chi ntros cabarti d'bon fricot ;
La Mélani fara dè rziülé
Lu mtéra d'diet quaque pâsulé !

Et pé faire quaquret d'nové
Qu'on aré viu nioncet par-lé,
Vos porrà à vtron mat d'Coçagné
Accroçhî on barrâ d'Chooutagne !

Pé dvant chi Jacque Bochardy,
U franc maitet de ntra Cordy,
La né, on plioü foâ d'artificho
Saré la fin du Sacrificho !!!

Le refrain se répète après chaque couplet.

d'congé » avec les gamins de son âge, il s'octroyait d'inoubliables escapades, parfois interrompues par l'arrivée intempestive du « garde ».

Tout le charme rustique de ce coin béni passe dans les paroles et l'air de ce chant.

Je voudrais vous entretenir encore du dernier poème patois de Marcoz d'Eclé ! « Mon croaizu », composé le 26 Mai 1905 et qui passe à juste titre pour son chef-d'œuvre. Il lui valut de flatteuses félicitations. C'est pourquoi l'au-

teur a intitulé son recueil : « Utor de mon croaizu ! » autour de mon croaizu » ; les autres œuvres, nous dit-il dans sa préface, n'étant que des satellites gravitant autour de mon croaizu » ; pour attirer la bienveillante attention du lecteur ».

Son talent s'élève ici à un degré qu'il n'avait pas encore atteint. L'âme sensible et triste du poète ma-

lade et proche de sa fin, à laquelle du reste il fait allusion dans la dernière strophe, trouve ici des accents poignants. La vue du vieux croaizu qui l'a vu naître ravive en lui bien des souvenirs, bien des visions d'antan. Et comme elle est belle et juste cette comparaison de la vie humaine avec la flamme du croaizu !

MON CROIZU !

A Eclié, pet dzot los egrâ,
Saquin jhor qu'd'itou egarâ,
D'avou fé la trovaille,
D'on vieu croaizu, qu'dromsive itiet
Lo rat avo mdia son faref,
Parmi d'atre faraille.

Avoé grand suet, d't'é ramassâ,
Drolo croaizu dé t'èp passâ,
Vieü souveni d'famille !
T'ilâ coffo, t'fassâ pètia ;
Mais, yeuré que d'tai biet nétia,
Ton couviro jhauno brille !

T'mé rappelle mon juéno t'èp,
Pourro croaizu ; ya jha longt'èp,
Qu'no sin d'villié congnsance !
D't'avaï rtrovâ, d'sé tot contèt ;
S'té vu, no bliagrin on momet,
To dou, d'vant la crédance.

U maï d'juet, pé rna bella né,
Quaque t'èp après la miné,
Dejha l'pollet çhantâve ;
A pu-pré on hœura avant jhor,
Quand ma mère m'a mta u jhor,
E ton faref qu'mallmâve !!

Yœu-tou qu'ya l't'èp, quand rli faref,
S'argalâve d'houillo d'navet,
Dzot la granda çhospance !
Yœu-tou qu'ya rlé grandé veillé,
Quand los garçon, lé juéné flié,
Çhantivo lœu romance !

L'hivé, t'a viu faire d'bennon,
D'ruçe, d'croblié et d'cavagnon ;
Viu pelâ lé çhatagne,
T'a viu bleyî los éçhangliu,
T'a viu lo gromailon trizu,
Tombâ diet lé cavagné !

Ntra famille étaï u compliet.
Su l'cul d'on topin, to solet,
T'fassâ brilli ta l'mire,
Quand diet l'pélo tot assèbliâ
Ptiou et grand, n'z'itô attabliâ
Su la granda pâtire !

Daïpoé lor, adiu lo croaizu ;
L'pétrole qu'vos a soffliâ dsu
A etoffâ vtré fâre !
Maï tot-pari, on jhor qu'met taï,
D'naraï pliet d'houillo et d'mar
P'allâ rjuédre ma mère ! [mortraï

D't'é prometto qué quand d'saraï
Prêt à mori, d't'é rallmeraï.
Pisqué t'ma viu taï-mêmo,
Vgnî à çti mondo tot ptiollet,
Su maï t'veillré, mon croaizollet,
A rli momet suprêmo !!!

U BOET D'LA SALA



Los jhors d'con - gé é - tai pé moé Qu'on s'a-mo-



save à los é - coé U boet d'la Sâ - la.



Los beaux pan - ta-lons qu'd'ai par-cha, Los beaux pal-



tots qu'd'ai é - coaï - cha U boet d'la Sâ - à - la.

Los jhors d'congé étaï pé moé
Qu'on s'amosave à lo-z-ecoé
U boet d'la Sâla.
Los beaux pantalons qu'dai parcha !
Los beaux paltots qu'dai ecoaïcha !
U boet d'la Sâla !

Du coté d'Brégalla Panquet,
On motave p'lé ptiout vionnet
U boet d'la Sâla ;
Et du fian de çhi los Vautret
On ramassave lo moguet
U boet d'la Sâla.

Quand vniive la saison des nids,
On désartavé la Cordy
Pé l'boet d'la Sâla.

On u fassaï fomâ lo rnard
On les preniivé u traqu'nard
U boet d'la Sâla.

Pèdet que mon frare Joson
Egrabottave lo-z-herson
U boet d'la Sâla,
Maï d'dégringolivou : corbés
Bordiaffés, merlos et jhennrés
U boet d'la Sâla.

Diet on çhatagni bornalu,
D'savou on nid d'pénjhon tot dru
U boet d'la Sâla ;
A coté d'on nid d'pacoricœu
Et des aijos lo pé corioeu
U boet d'la Sâla.

Souvenir d'enfance

Tot pr'on coup tot qu'met na sarpet
Jacqué la Niella n'z'a sorpret
U boet d'la Sâla.
Sè l'bailli l't'èp d'varbalisi
On s'avalâ ava p'Brasy
U boet d'la Sâla.

La suëtta têt qu'met los çhavan
Passivô pé n'tré juènes man
U boet d'la Sâla
Dé grimpivou matin et tard
Su lo sapin et los fayard
U boet d'la Sâla.

Quand on raitravé à la maison
Avoé tota n'tra cargaison
Du boet d'la Sâla
N'tro-z-abaddon n'fasso qu'borlâ
Qué lé façhivé d's'èn allâ
Du boet d'la Sâla.

A Eclié, tot l'long d'la galri
Dé rveyo'onco n'tra ménajhri
Du boet d'la Sâla.
Et bin qu'éloigna dé Rmelly
Ma pènsa s'peurt'avoé pliaisi
Su l'boet d'la Sâla.

D'u r'veyo la ptiouta Fanchon
Qu'mattaidivé darri l'bosson
U boet d'la Sâla
D'mé rappell'onco sos dous jûs
Qué brillivô qu'met dous croaizu
U boet d'la Sâla.

JOSEPH FONTAINE

Né à Rumilly, le 5 septembre 1855, dans le vieux et pittoresque quartier de la Môle, Joseph Fontaine passe sa prime jeunesse sur les bords du Chéran et de la Néphaz. Il fait de solides études au Collège de notre ville. Ses diplômes acquis, il entre dans la carrière de l'enseignement, occupe successivement les postes d'instituteur à Virieu-le-Grand, de répétiteur au lycée d'Avignon, de surveillant général au lycée d'Aix-en-Provence, enfin, de professeur au lycée de Marseille.

D'une haute conscience professionnelle, se donnant tout entier à sa tâche, il aime, aux vacances, venir se reposer en Savoie car le lumineux enchantement du Midi ne réussit pas à estomper, dans son souvenir, son vieux et cher Rumilly. Par delà Notre-Dame de la Garde, lui apparaît toujours la flèche élégante et le décor familier de la chapelle de l'Aumône, le tilleul et

le marronnier, sentinelles séculaires penchées sur le Chéran dont elles écoutent sans fin l'éternelle chanson monotone.

C'est dans son paisible cottage de St-Germain-la-Chambotte qu'il espérait vivre ses dernières années, après une carrière bien remplie. Ce désir du poète ne fut pas exaucé. En Novembre 1913, une mort brutale nous priva de toute la belle moisson poétique dont Joseph Fontaine n'eût pas manqué d'enrichir notre folklore, dans la quiétude de sa retraite.

« Car cet universitaire avait l'âme et le talent d'un vrai poète. Les sources de son inspiration sont, d'une part, le culte de la famille, de l'amitié et, de l'autre, l'amour du sol natal, avivé, exaspéré, chez lui comme chez Marcoz, par l'éloignement.

Une rare élévation de pensée et de forme, atteignant parfois la per-

fection classique, caractérisent son œuvre écrite en langue française ». Mais, nous ne pouvons envisager ici que sa production patoise.

« Là, ses qualités de conteur, ses dons d'évocation de la vie rustique donnent un charme spécial à sa poésie. Les sujets qu'il traite sont très variés. « *Les gromaillesi* » sont la plaisante évocation des veillées d'autrefois sous la lueur du croai-zu. « *L'matin à la campagne* », remarque très justement M. Provent, nous transporte dans les champs des « *Laboueurs* » de Lamartine ». La même poésie champêtre se retrouve dans « *Onna né d'chaud t'èp à la campagne* » que le poète dédie à son ami Charles Buttin. Un souffle virgilien passe aussi dans le « *Printemps* » et « *Viva la campagnà* » tandis qu'« *Onna bliagua d'contrebéni* » et « *l'Sarmon d'Encora d'Lourné* » sont pleins de pétulante malice.

ONNA NÉ D'CHAUD TEP A LA CAMPAGNÈ

A mon ami C. BUTTIN

On àrin, tot ptiolet, s'enfoufflè dièn lès saillè,
Et la né, a pas d'leüp, vint d'allmâ les étaiè
Què faron illé n'haut, vagnè dièn l'grand prá bliu,
Cmè d'bariote ésparsliè pè l'eorti du bon Diu !

Banstou la l'na s'abade u sonjhon d'la montagnè,
Fâ la quila pè vi illiava la campagnè,
Lès pliannè, lès vallon, lès gueurie avoé lès boè ;
L'écotte... et n'avoui rên : Tot dromaï, tot é moé !

Sèn bri, u bord dés nan, clianchè sa tètâ riondâ,
L's'amuse a vi fromlii sa chevelurâ bliondâ ;
Et lès rnoilie, a l'èntor, saüion folè dè joé ;
Et fon la chambellâ, u jhoion és écoé !

On n'avoui rên nion cè. La brisé qu'lés berlanchè,
Endromaï sus leü bros lès aijhò dièn les branchè.
La suèttâ, p'fair' l'ameü, et l'grou çhavan golu,
Solè, ont fotu l'camp du çhèno bornalu !

Plòs prá, p'lés labeü chaude, u pid dés jharbonirè,
U bon Diu lès grillè grignotont leü préyirè ;

La cliosse, u polailli, dromaï sus sa covâ,
Et lès bu étendu, reümont dièn la hovâ.

L'air é tièdo ; l'polet brille u cliochi d't'égliisè ;
Après la spa, l'païsan sort dior én bré dè chmisè,
S'étouille épantrèna sus la pirra d'son soai,
U contr'on vieü talot onco çhaud du sèloai !

Lès ju mettia fromâ, à l'ombrâ du grand pobtio
Què grèvolè dvant lui, é fâ son contio coblio,
Dès vaichò qual ara à la fin dés mèsson,
Et réve é grous écus qu'vont gonfliâ sòs borson.

E vaï peüssâ sòs ptiou, dou jouflu, dou grou momo,
Al' contèn, al' l'héreu, mé qué l'rai d'son royaumo ;
Et n'harè pas, d'sé tcho, pè tot l'or don palais,
Yon dés dou portairon qué frumont son boaidè !

Et l'arin, tot ptiolet, s'enfoufflè dièn les saillè,
Et la né, illé n'haut, èntretint lès étaiè.

VIVA LA CAMPAGNÈ !

REFRAIN

Campagnard, restins çhi nos !
Nos ains d'pan dièn la patirè,
On a d'tome a la panirè,
D'barra d'bon vin u fartot !
Campagnard ! (bis) restins çhi nos !

Y èn a d'saquin qu'modon p'la vèlla,
Crèyèn d'u braffa lès écu,
Poé, sovèn tiron la ficella,
Et rvènnion set cmè d'échangliu.
V'si tòs viu l'enfan du grou Nâcho,
Qu'a décampa, l'pouro garçon,
Pè prendre onna fènn'a pliomacho,
Qu'la du coup nettia sos borson.

Yorè n'tron drillè
Trainè l'andrillè ;
Sa bella dama l'a lattia ;
Et sus lès rottè
E va, é vrotè,
Tot rapa, tot malèmbottia.

D'né parlo pas d'la mouivra d'Luisa,
Qu'sè déménè c'mon sarpenton ;
Qu'a on moé d'dentèlle a sa chmisa,
Dè rban envorzu èn feston.
Liaï, tot pari, lyavâ p'la Francè,
La patala on beau matin,
Et paraï qu'él n'a p'avu d'chancè ;
V'la rvèyi blianchè c'mon patin.

Viva la campagne

Campa - gnard res - tens phi nos Nos ains d'han d'ion la fa -
 ti - re on a d'ome à la fa - ri - re d'bara d'bon vin u far -
 tot Campa - gnard Cam - pa - gnard res - tens phi nos
 Yen a d'saquin qu'òmoum p'la vella (royen du hof) fa los eus
 Poi so - ven ti - ron la fi - cel - la Et rec - rion set (me) d'echangliu
 Voi tos un len - fan du gru t'bacho qu'à de - cam - pa l'pouro garçon
 Se prendre on - na feni à plio - ma - cho qu'a du imp net - tia sos borson
 Yo - re n'ion d'ulle Gra - ne l'an - d'ulle Sa bel la
 da - ma la lat - tia Et su les rot Et & va i -
 no - te Tot sa - pu tot mal - em - ho - tia

Capoé t'trottinè,
 L'pid dièn d'bottinè,
 Sus d'talon copa en sobliè,
 Pour' amouaireüsa,
 Qu'a peu d'la beüsa,
 N'vins pas çarçhi d'galans partiè !

Ouai, ma fai ! la téta lés virè,
 A r'los qu'abandon leü maison ;
 N'sai pas quin diablo lés attirè
 Et lés fa pèdrè la raison.
 Du matin jusqu'à la né naïra
 E s'érançon, lós malhéreü !
 E marchon emè d'bétiè à la faïra
 Et nion p'lé dire : « Allen ! n'y a preu ! »
 Pour' embécilo,
 T'itas tranquilo,
 Pè quai - ou qu'é qu'ta fotu l'camp ?
 Sè, loèn d'la vèlla
 Ta via t'ai bèlla,
 Pè quai t'boras l'cou dièn l'carcan ?

Jamais contèn què quand é s'brulé,
 L'patron t'itié p'tè horiodna.
 L'sintimo jhor, é ronne, é rulè,
 Et t'nè pus pàs l'manda promna.
 Mai, d'amri mé nè mdji què d'rave,
 Dromi sus la paille u luizi,
 Què trima l'jhor u fod des cavé
 Qu'fliairon a plièn naz l'got d'mosi.
 ...Et, sé t'arrivé
 D'empogni d'crivé ?
 (Y èn - a par tai, pèsqu'y èn a p'tòs.)
 A ta carcassè
 T'nè trovèrè d'pliacè
 Que d'ion carrò dès hopitò.

Ah ! môs amis, sayins pè saïho !
 Laïssins lós néno désarta !
 U bet du cliochi dè n'tron vïajho,
 L'polet chanté la Libarta !
 Ichè, nion nos fara la barba,
 Nos prendra p'l'ano du molin ;
 On pu, sus l'cré, vi poënta l'arba,
 U résta dromi, s'nòs volin.
 Vieür covèn d'pailè,
 Villè morailè,
 Vos vailli mé qu'tòs lós palais ;
 D'sos v'trè gottirè
 On y u vai rirè
 La maitra, s'n'hommo et lós valets !

Lassa ! l'pâisan a bin sés peinë,
 (Nos sins sus tèrra p'travaiilli),
 Mais sos bré sont libro dès chaînè
 Dè rlòs qu'souon dièn d'vrai polaiilli.
 Nos vagnins los fromèn, les saillè,
 En plièn séloai, loèn dès taudis ;
 N'tron pliançhi va p'hiaut qu'lès étaillè,
 Et n's'arrété qu'u Paradis.
 Dièn l'air qu'lès bagnè,
 N'y a qu'lès montagnè
 Qu'è nos bârron lyava l'horizon.
 Les larjhé chiusè
 Què l'nan y u crusè
 Sont lés peurtè dè n'tra praïzon.

Quand vint l'Printèps, tot s'arguingoliè,
 La campagnè vu fignola ;
 Lós boton luison d'sos les folié,
 Tòs lós pra, d'flièu sont bariola.
 L'aluèttà montè jusqu'è niolè,
 U clià dè l'na, l'ranssignolé
 Nos dit sés çanfons lés pè dròlè,
 Et l'merl' abadè son sobliè.
 La téta naïra
 Et la lardaira,
 La cava-rosse avoé l'quinçion,
 Utor du vïajho,
 Font gai tapajho ;
 Et plòs cocu !... y èn a mé d'ion !

En juillet, astou qu'lòs nids d'cailè
 Ont viu déflà lós abadon,
 L'saüteü va décrochi sa dâillè,
 Et s'pliantè l'gonvi u cropion.
 On l'vai campa sus sés guibòlè
 Faire allà dou bré dégordi ;
 Et l'hiaut fromèn qu'son aché fròlè,
 Allonjhè p'tèrra sos épt.
 Sa fièttà gangliè,
 Branle et scharangliè
 Utor d'sos jharret égralia ;
 Sa groussa çhmisa
 En taïla grisa
 Bâillè tota dégrètaïa.

En octobro, lès charroui crèyon ;
 Lôs bus, l'bovi sont l'long d'la raï.
 Dsôs leu pènglion lôs âbro plèyon ;
 E faut lès cottâ p'lès tniï draï.
 Lôs prâs sont dru ; l'tropé y u brouté,
 L'barjhi l'pè lésto, l'pè malin,
 S'amuse a corre après lès ptiouté,
 Pè l'pliaisi d'lès sarrâ l'guinglin.

Et p'lès morainé
 On vaï lès grainé
 Dés r'sin porpu rine u sèloai.
 Onco deùè dmènjhè
 Et la vèndènjhè
 Pchottra d'sos la vira du troai.

L'hivé t'itié, vettia la bisa !
 Lôs mouchon blian tombon d'lèn-haut.
 Lôs uti n'quitton pliè la r'misa,
 Lès mochè font rondliâ l'forniau.
 Utor, la maitra rafistolé
 Les villié ruclié dés enfant,
 Lè mtè d'coupé è carmagnolé,
 Tot èn sorveillèn l'matafan.

Avoé sa goéta,
 Lui, su r'na chéta,
 Racmoudé cavagne et pani ;
 Al ènvartolié
 L'avan, qu'é molié,
 Entré quâquè brô d'châtagni.

La naï chargè l'covèn d'la granjhè ;
 Pliè nion n'traversè lès cortnè ;
 Dian ènfilo l'gilet a manjhè,
 Jusqu'é ju déchèn son bonnet.
 Tindi qu'la bisè vint sacueuré
 L'péclié d'la peurta, lôs farroai,
 Lui prend son écocheü pr'écueuré,
 D'arri lôs sa, près d'la paraï.
 Dian ! a la chappa,
 Pan ! tappa ! tappa !
 Sus l'fromèn, l'gliamdon, la trèquia.
 Dian ! a la chappa,
 Pan ! tappa ! tappa !
 L'or r'bombe èn grans dsôs l'avardia !

Paisan, t'vaï bin, n'y a pás à diré,
 N'tra via vaut tchot r'la dés monchu
 Nos sins ntro maitre, et lès prèyiré
 Qu'on fá n'vont jamais qu'u bon Diu.
 Quand dés man nôs tombront la pâla,
 La trèn, la daïlle u l'écocheü,
 Què l'moment vindra de vri l'ala,
 Nos vrins pas loèn rtrovâ lôs vieü.

Sus la Tornèta
 Quand la trompèta
 D'l'ange éveillra lès deùè Savoè,
 On prend la gottâ,
 Et l'long d'la rottiâ
 Nos porrins flâ tót a ron moé !

ONNA BLIAGUA D'CONTRÉBÉNDI

L'schavan brossu miaillivè dièn lès biolé.
 Nos itô traï, l'ballot su lès épaulé,
 Traï fort luron. Y avai mai, Calaman,
 D'itou l'promi, on maïllon à la man ;
 Vniivè aprè maï l'enfant du biclio d'Braillé,
 Poé, darri lui, lè ptiou nambot Moraillé :
 On avorton, pâ p'hiat què mn'emboré,
 Quand é s'arbaillé su sôs dou jharré ;
 Mais fort em'on eric, lésto em'onna saütralla :
 Jamais la peü à rli n'a m'tâ la m'daïlla !
 Nos marschivo tôs à la quoua du leüp,
 P'lôs cro, p'lôs cré, plés gueurrie et p'lès labeü.
 D'vant nos, l'grand G'nou, què consnivè lès roté,
 Flâvè tot plian, l'patalon dièn lès botté ;
 En élournèn pè vi dè tôs lôs flian,
 Sè n'y avai pás partié quâquè gâpian ;
 Car lôs gablou soven vos èn font d'grisè :
 R'lôs grou molion s'acouatron d'sos lès sisè ;
 Poé tot d'on coup, s'abâdon d'leü golet,
 Vos tombon dsus cmè lè r'nard sus l'polet.
 E ç'qué t'arvâ : Nôs, sèn nos fairè d'bila,
 T'chot què l'grand G'nou d'vant nos fasaï la quila,
 Nos allivo ! Quand, du fôd d'on talu,
 On vaï s'dressi on grand scharambalu,
 Poé dou, poé traï : « Halte-lâ ! bas les patté !
 « Qu'é nos borlon : Hardi ! vouaïda lès fatté !
 « Et vos allâ nos suivrè, lôs ami ! »
 Ah ! Foa d'Diu ! nos chèntin l'safromi
 Daïpoé l's artoai jusqu'u sonjhon d'la téta !
 L'grand G'nou arbréte et vu ètrè d'la fèta...
 Tou qu'nos fasin ? Tou qu'nos prègnin l'galop,

U bin faut-ou abandnâ n'trôs ballot,
 U bin tôs quat' et sèn prèndrè dés m'tannè,
 A r'los gaillard sacueuré lès pariannè ?

« D'sai bin, l's enfant, qu'vôs n'ète pas mosi ;
 « Mais r'lôs fainiant ont schacon on fosi ;
 « Nos dit l'grand G'nou : Défassi la brètalla !
 « Et p'lôs vionnè, dâillin à grand patalla ! »
 Mais, nion n'branlâve (étaï dû d'abandnâ
 N'tron bocon d'pan qu'on avai affanâ) ;
 Quand l'grand pèndu, onna vraitâ canaillé,
 S'avance et vu èmpoigni n'tron Moraillé,
 « Eh ! ptiou Poucet ! allè ! pas tant d'façon !
 « Qu'el dit, dépascèche à dévri tos borson ;
 « Filla d'vant maï, u d'tè m'to d'sos ma vèsta ! »

Ah ! môs ami ! la tièvra n'pâs pè lésta !
 Lè ptiou Moraillé attrapè n'tron gâpian
 P'la piau du cu, l'virè em'on matafan,
 On coup, dou coup, u bè dés brè l'berlansché,
 Poé illè n'haut, l'fâ tranfolâ lès bransché...
 Sus lôs boaisson d'crèyou lè vi r'bombâ !...
 Y a trènte an d'cé !... Mais nion n'la viu r'tombâ !

Vos n'èn risi ? N'y a portan pas d'quaï rirè.
 Sus lôs gablou, tôs lôs quat' on sè rvirè ;
 Et, dè rna man, on lès serrè l'gosi,
 Poé, d'l'âtra man, on l's arraschè l'fosi.
 Ma faï ! tant pis p'lôs casson, p'lès cabossè !
 Sus leü coschon on écliapè lès crossè ;
 Et lôs canon, sèn tambeü, ni sobliè,
 On l'sa vendu p'èn fairè d'bon soffliè ! ! !

L'SARMON D'ENCORA D'LOURNÉ

P'savaï quand ? — Nion n'm'a rênseigna
 T'ai-t-ou avant lôs assègna ?...
 Ma faï ! d'n'é porri pâ v's u dirè...
 Mais tót ç'qu'y a d'chot : d'n'itou pâ né.
 R'la dmènjhè qu'l'encorâ d'Lourné,
 Dièn sa man tnièn sa tabatirè,
 En chairè fasaï son sarmon.
 S'u démènavè em'on démon
 Qu'vodrè s'escampâ d'sa cheüdirè.

Daïpoé la darirè michon,
 Vn'i ptièn on pèllè dè r'ligeon,
 Pâ mé què vtrè polaillé ;
 Vôs n'pènsa rèn qu'a lôs écu,
 Vôs farra vargoque é Bojhu,
 Qu'sont portan bin canaillé.

S'vôs poua, vôs vouaïdrâ lôs fartot
 D'Çhantagnè et tôs rlos d'Piracot.

Poai perdu, moé d'ivrogne !
Quand é s'agit du botolion,
Et d'avalá l'ju du gorlion,
On vai riré v'iré trogné !

Fotu çhins, vos m'énvargogni,
Vs'i mé d'pétia qu'lós alogni
N' montrent d'pénglion d'alogné.
U tèmpe d'Pâqué, sèns vós pressá,
Vos fasi sgnion d'vós confessá,
A poé, villié charogné.

Lé lèndman, vos remènci vtron trèn ;
La dàillé, l'raté u la trèn
Marchont pèndèn ls'officho ;
S'vós avá d'sou, franc scèlèrà,
Tós lós dvèndro, vós fàrra grá.
Vós crèvri tós dièn l'vicho !

Trèmbliá, mós queu ! coquin trèmbliá !
D'ai peü què Rli qu'fa meüra l'bliá
Bastou vs' écraniofèsé ;
Car sé chèn l'parfum dés rousi,
E chèn tot pari l'got d'mosi,
Qu' s'abadé dés ponésé !

Et l'brav' hommo, sèn s'arrétá,
Fasai çqué poai p'ètre écotá ;
Mais, ouat ! va t'fair' lan lairé !
La Jeann'ton, sus son taboré,
Lés man croaigé sus s'n emboré,
Dromsivé u pid d'la chairé.

La Luison, l'mènton sus sa croai,
Pènsave é tartiflié u barboai
Qu'barbotivo dièn l'aüla.
La Bâbé, lós dou ju fromâ,
Ronfliavé cmé ion qu't'énrommâ,
En ènvorzé la gueüla.

Comme vous avez pu en juger, les vers de ce poète sont riches en images, le rythme en est bien marqué. Il s'en dégage une forte impression de vérité rustique et de santé mo-

rale. Joseph Fontaine rappelle Béard par la vivacité du trait, plus rude et plus acéré pourtant chez Béard ; il fait songer à Marcoz d'Ecle par la sincérité pénétrante de l'accent ;

A couté, la groussa Sasson,
En révo, veyai son garçon
Qu'sè battivé a la guerra,
Avoé sa béguna sus l'cochon,
L'risquavé d'sè fotre a bochon,
Et d's'ébartmèntá p'terra.

Lós hommo, l'chapé d'avant l'mènton,
Illé, parlivo a caçhon
De c'qu'é s'passave u vlaïho.
Al tò sus l'contio dé labeü,
Dé bétie qu'al avont u beu,
D'la sétia, des orajho...

Ah ! tou dinsé, dit l'èncorá,
Qu'vos m'avouisi ?... Vs' été danná ;
Gribolié vos tint p'lés patalé ;
U fod d'ènfé v's allá plionjhi,
Et l'foa dé Diu va vos ronjhi,
Vos carciná jusqué é ratalé !
Lourné ! Lourné ! tou qu'té devniü ?
Pè montá l'èn-haut çhi l'bon Diu,
Ta coppá toté lés catalé !

A rli moment on étranjhi,
Qu'tai réstá darri l'bénaiti,
Sè tniiv' lés cuté d'riré !...
L'èncorá, rojho cm'on pavot,
L'apostrophé et l'dit : *Grou gavot,*
Qu'ai tou qué qu'ta a diré ?

— Maï ?... Rèn ! D'nai pâ l'ènvia d'badná
Lés jhèns d'Lourné sont tós danná ;
Vsii preü dé ; n'y a pâ d'dotto !
D'm'é farri d'bila s'd'èn itou ;
Mais, bogro, d'n'é sé pâ si fou :
D'sé dé Rmèlly !... D'm'èn fotto ! ! !

il les dépasse par la largeur du souffle et le fini de l'exécution.

Chez ce poète modeste autant qu'ardent, palpité l'âme droite et fière de notre vieille cité.

L'Aveugle COLLOMBAT

Charles Collombat naquit le 5 février 1820 à Mûres, près d'Alby, et mourut à l'hôpital d'Annecy, le 19 janvier 1865. Aveugle de naissance et issu d'une nombreuse et très pauvre famille, il perd de bonne heure son père. Accablé d'infortunés, l'enfant en est réduit à mendier son « pain noir », de porte en porte, guidé par son chien. Son ami Pierre, un tisserand de Balmont. « déchire le voile » qui couvrait son esprit et lui enseigne le catéchisme et quelques bribes de français et de calcul. Si la lumière du monde extérieur lui est inconnue, la Muse apporte dans son âme « ce cher don de poésie, par où son âme voyait un rayon de clarté ».

Un changement s'opère dans la vie de l'aveugle devenu poète. Collombat n'est plus le pauvre mendiant qui tend la main. Il compose des chansons, les vend imprimées

sur des feuilles volantes. Il les chante en s'accompagnant de son « bien aimé violon ». Conduit par un petit garçon, souvent un de ses nombreux neveux, il parcourt la Savoie à pied, dans tous les sens et par tous les temps. On le retrouve partout : dans la salle basse et enfumée de l'auberge, au coin de lâtre de la pauvre chaumière où on lui offre un gîte pour la nuit, à l'angle du pré de foire, ou sur la place de l'église du village, le dimanche, à la sortie de la messe. Tout le monde le connaît et chante ses chansons.

Que vaut l'œuvre de Collombat ? Du point de vue de l'art ce n'est ni de la poésie, ni de la musique. Le plus souvent, c'est de la mauvaise prose versifiée qui s'adapte imparfaitement à un air connu, mais que l'ouvrier et le paysan comprend sans effort. L'inspiration en est naïve et touchante ; elle repose

presque exclusivement sur le sentiment, car l'imagination d'un aveugle de naissance est forcément limitée. Collombat se chante lui, les siens, sa Savoie, la France.

Dans sa candeur naïve, il a pu se comparer à Homère, aveugle lui aussi et cheminant la lyre en main à travers les campagnes de l'Ionie.

Ce rapprochement fait évidemment sourire. Mais l'infirme qui n'eut d'autre maître d'école qu'un « ami qui faisait de la toile », qui parcourut notre Savoie hiver comme été, ce poète-chansonnier populaire a droit à notre indulgence émue. Nous avons tenu à faire figurer deux de ses poésies patoises dans cette anthologie : « l'dari j'heur d'messon », une des meilleures-chansons de Collombat, et « les Voraces » qui a le mérite d'évoquer un événement historique de 1848.

L'DARI JHEUR D'MESSON

Zou ! loz infants, l'arhâ driffe la tête,
On vet déjà bliane l'erêt du Nivolet ;
Oncor on jhor et la messon est fêta,
Los bliâs per d'cheu n'rintreront pas solets.
Vite et cori, fout d'dii onna croustillé,
E ne fout pas s'ingordi d'l'a façon ;
La grela vint diein lè tim qu'on babillè,
Hardi, z'infants fout sauvâ la messon !

Vit' à la jherba, apportâ la jhevala ;
L'li bon fêloei no ballie on coup de man.
Lô châs sont pleins : faut sarrâ la tavala ;
Tot à v'tron aiz' vôz blagueri deman.
On'u sa bin que v'tra lingua voz grille ;
Mais pèr la né gardâ biè v'tra chanfon.
La grela vint diè le tim qu'on babille ;
Hardi, z'infants fout sauvâ la messon !

Lachi lô bus, lô charrets sont tôs prestos ;
E fout p'tâ d'su cordes, feurch' et ratés.
Le tim s'imbrouill', é s'agit d'être lestos ;
Les niôles vont d'cheu des mauvais coûtés.
A l'uvra, à l'uvra. Alin les joennes fliès !
Fout pas tojhor tormintâ lô garçons.
La grela vint diè le tim qu'on babille ;
Hardi, z'infants fout sauvâ la messon !

Pè d'zo la çhappa on dreffera la tablia ;
On voaidera l'pe grand de s'lô barras.
D'ai vingt botoll' intacha diè la sablia ;
Sta né, z'infants, nô fout les détarrâ.
Poés per danfi se la çhamba fromille,
On fara v'ri jusqu'à nutra Franchon.
Mais le jheur cort diès le tim qu'on babille ;
Hardi, z'infants fout sauvâ la messon !

LES VORACES

Lôz ovris que v'gnivont de Lyon
Ont prei Chamb'ry avoé d'bâtons.
Malgrâ la garda n'achonâla,
Sont eitrâ diès la capitâla ;
Mais, mais, mais, moz infants !
E lez ont arpeussâ l' lind'man.

Quand loz insurgés sont intrâ,
Républicains s'sont proclamâ
E prometivont républica.
Mais tot sin 'tait biè na rubrica.
Ah ! ah ! poures infants !
Etait per nôs pilli tôs sti an !

Quand é fot nou eures d'la né,
D'braves monchu ont det : on' cués ;
On a eu des cœurs de polallie
On n'a pàs chu livrà batallie ;
Mais, mais, mais moz infants !
Montrin-noz tôs garriers deman !

L'la tropa de républicains,
La pe grand'part y é dez coquins,
N'y a bin na porchon de n'tro frases,
Mais é vulont pilli lôz pares.
Ah ! ah ! poures infants !
Sont d'accô avoé lô brigands !

Quand é fût siz eur' du matin,
 Les cliôch' ont battu le tocsin,
 Et tot le peuple d'la campagne,
 Daipoé le sonjhon de la montagne.
 Ah ! ah ! poures infants !
 E vègnion contre lô brigands !

Y a na porchon que furont toâ,
 Apoé dozei-cey impraiz'nâ ;
 Mais y a on paysan d'la Motta
 Qu'in a toâ ion avoé sa botta,
 Ah ! ah ! poures infants !
 Y é sa meilleur jhonnâ de sti an.

Grand biè lu fasse ; mais pas moins
 Ne fût-ce que per on momin,
 De vodri pâs êtr' à sa place ;
 Rin qu' d'u pensâ mon dos se glace :
 Ah ! ah ! poures infants !
 Per toâ é fout être brigand !

Qui a compozâ l'la çhanfon ?
 Y é Collombat, l'brâve garçon ;
 Y é lui qu'la chante et qu'la compuze.
 Dès Viuz, la çhantin é s'expuse
 Ah ! ah ! ah ! moz infants !
 A être battu per lô brigands !

LOUIS TERRIER

En mai 1897, mourait à Vichy, où il était en traitement, Louis Terrier né à Annecy en 1853, à la Conciergerie du théâtre, dont la charge était assurée par son père, Denis Terrier, maître charpentier.

Ses études terminées, le jeune homme suit bien son chemin dans la vie. Il devient Directeur de l'Union agricole et maritime de Quimper et de l'Abeille » d'Etampes.

Le journalisme le tente. Il collabore à la rédaction de l'Industriel Savoisien » et, à sa mort, il était rédacteur au Journal des Débats.

Durant ses heures de loisirs, il se passionne pour notre folklore, aide Aimé Constantin dans la préparation du Dictionnaire Savoyard, en fixant les termes du patois annécien. Surtout, il compose ses savoureuses poésies que tous les patoisants de la région connaissent puisqu'elles ont été publiées par les soins de Messieurs Hérisson, Directeurs de l'« Industriel Savoisien », sous le titre :

« Choses et gens d'Annecy ».

Dès la première lecture du recueil, on comprend la faveur si justifiée du public pour l'œuvre de Louis Terrier. C'est qu'en effet « Choses et gens d'Annecy », si excellemment pensé en patois traduit avec finesse l'âme moqueuse des Annéciens des vieux quartiers. Ces vieux quartiers, comme il sait les évoquer, les défend furieusement contre la pelle des démolisseurs ! Lisez « Lô dari bâilla d'la roua Grenetta » si riche d'un réalisme pittoresque, flânez avec le poète « Dzo los Ey », où l'on est « au sec » quand il pleut, et protégé de la bise l'hiver, où jeunes et vieux font des rencontres intéressantes.

Voyez passer « la noce à Joset » où chaque couple est peint sur le vif, avec une remarquable justesse de coup d'œil. Grimpez à « la Fêta d'la Puya ». En compagnie de Louis Terrier on ne s'ennuie pas. Avec quelle verve il nous présente un « Ronnré », qui n'est jamais content

de rien, pas même de sa place au cimetière ou un « Cacagnelet » qui n'arrive pas à prendre une décision, ou encore le « Mâ-mdien » qui n'a d'appétit que pour manger les bonnes choses.

On ne peut que déplorer qu'une mort prématurée ait privé les Annéciens et tous les patoisants du régai spirituel d'autres œuvres que Louis Terrier aurait pu encore composer.

Modestement le poète écrivait en 1894 à Monsieur Hérisson : « J'ai écrit ces pièces sans aucune autre prétention que celle de tâcher de refléter, autant que possible, dans le langage du pays, des choses du pays ». Nul ne contestera qu'il n'a pas atteint le but qu'il s'était fixé.

L'édition de ses œuvres en vente actuellement, est, je crois la cinquième. Ce chiffre souligne assez la faveur du public. C'est la meilleure preuve de leur qualité car : « N'est pas bon équé bon, mais équé plaît », comme l'écrivait Louis Terrier.

DZO LOS EY

N'ya rin dien l'monde inti, à n'tros ey d'comparable !
 On âme à s'y promnâ dien l'çhautimps cmè p'les frey ;
 Qu'on ayezyz d'salons u qu'on sey on pour diâble,
 On va s'balladâ dzo lôs ey !

In hivé, quand la ney arfreydè les campagnès,
 Quand na bise inradia sofflé pé dsu lô tey,
 Pindint qu'on fâ çhu no brisolâ les châagnès,
 D'vé faire on ption teur dzo lôs ey ;

On sâ bin què l'printimps é la seyzon des plozhès ;
 On ganfolliè p'les vis, on s'molliè l'nâ, lô dey ;
 Non pas cori lô champs, lô pi blets, les mans rozhès,
 On n'bin mieux u set dzo lôs ey !

[l'sellouey baillè
 Dien lô bouets, on n'preu bien, l'çhautimps, quand
 [l'neuy ;
 Avoué d'bogntet, d'salâ, quaqu'litres d'vin, quâqu'
 Mais quand on n'tot solet, on n'pu pas fair' ripaillè :
 On va prindrè l'frais dzo lôs ey !

Ma fatte é yinta, mais sovint n'y a rin qu'brinneysè ;
 Rionda lô premi zheur, l'plata vè les fins d'mey !
 Quand on vu berre on litre é fout bin qu'on l'payeyssè...
 On n'dépins'rin pé dzo lôs ey !

— Yeu vâte-dinsé, Dian, l'nâ drey iau, cmonna lmacé,
 In t'rint l'pi cmè s'tava d'agacins p'lôs artuey ?
 — D'sé débautia, pour Sendre ! In attendint na placé,
 D'vé çarchi d'uvra dzo lôs ey !

Dzo lôs ey, ya d'botquès, ya d'câfés, dè rvindieusès ;
 On u vey biau la né, s'lô zheur sont on pu ney ;
 Tot Inney, jouènes, vieux, amouerreux, amouerreusès,
 Passont, arpassont dzo lôs ey !

[p'les pattès
 Lô pours' seudâts qu'sin vont, avoué d'gants blancs
 Dien leu granda varlanda, alignas, fiès cmè d'rey
 [fattès,

Qué n'pumont pas lamin m'tâ leus mans dien leus
 Sont à la chuta dzo lôs ey !

[drôlès ;
 Quand d'tou jouène garçon, d'avou d'bon's amiès
 É m'tâ thozo quâqu'rin d'artrovâ lôs indrey
 Yeu d'mè m'tâ p'les vi... N'lèvà pas les épaulès !
 Vzi tô preu coru dzo lôs ey !

Pu à pu vos tombâ, môs ey, l'on après l'âtre ;
 Dien n'trés rouès, lô pilliers sont tot drey. [tiâtre,
 Lô ptious dè n'tros infants vront p'sovint qu'no u
 On n'les vera plè dzo lôs ey !

LO DARI BAILLA D'LA ROUA GRENETTA

« A mon scor ! Dsé fotoua ! A mon scor, mós amis !
 « A mey lô rats ! A mey les muchès, les ponaissès !
 « Sourtsi des galâtâ, sourtsi des cacatis,
 « Des câvès, des borniaux, des carons, des ardouessès !
 « Déchindi dien les cors, dien l'z-allieu... Dépachiz !

« Ah ! é creýont què d've m'laissi arbattâ dinsè !
 [l'Thiou...
 « Cmè sli châté branlant qu'al ont champâ dien
 « Malatrus !... Fussâ-v'tô, yeu la bisè cmincè !
 [ptiou !...
 « Tey Francoz, Tey Duparc ! Dondvella, tey, mon
 « Ouer, vos fassi lô fié, v'tron teur vindra, pachincè !

« Vgniz-u, mafons, vgniz-u ! Vos vari cmè lô rats
 « Vos mourdront lô porpets ; Les âragnès, les taunès.
 [l'gras.
 « Vos pèqront, vos soqront dien l'maigre poué dien

« Lô cafards, lô grilletts, d'bétiès nerrès, des zhaunès.
 [bas !
 « Vos sètront comme d'clious, deypoué d'iau tant qu'in

[rire !
 « Sé fout, d'laçhrey mon aiga... Oh ! mais, é n'pas pé
 « E pichè dzo mos ey ; rin qu'mon humiditâ
 [dirè :
 « Ya d'quey néyi la vella ! A poué, d'u pouey bien
 [touâ !
 « Tô n'sont pas contrè mey : d'sé pco p'terra, pco
 « Lô ptious qu'sont u tettet vront dvant mey u
 [cèmtire ! »

zhins !
 — Tu crey, ma roua Guernetta ? Ah ! l'conniey pu les
 T'é solta contrè tô ! Qu'é sey l'oncliè Dondvella,
 Qu'on sayeyse p'on rey, qu'on sey d'rèpublicains,
 Plès u moins avanchas, dvant tey tota la vella
 S'truv' d'accò : E dion têt qu'è fout l'cassâ les reins !

LE MA-MDIEN

E n'amè pas lôs tius, onco moins lôs taillrins ;
 E n'put pas chintrè l'houille, et pè l'vi fair, la pota,
 Bailli-le dè spa d'por... S'al in mdiu onna gota
 D'vouey què l'leup m'inporteyse è pays d'Béhanzin !

[d'carcula
 « Quey tou qu'ya dien sli plat ? — Cin, Gustin ? E
 [d'é pas fan.
 — D'carcula ? — Ouey, mâ-mdien. — D'in vouey pas,
 Et té n'lôs âmes pas... — Bailli-le onna pilula ! »

Nan ! E lu fout d'asperges, u d'artichauts, d'cardons ;
 E sossra na coflette, on bifteck, d'écrevieches,
 Dè slé chusès qu'on veyt su la tâbla des riches !
 Les tartillès ? Jamais ! Lô fajous ? Allins don !

Tozho é laissè l'gras, l'fèzhe, l'épais, la sauça.
 E n'vut pas lô ognons ; é mdiu sins pan l'fricot,
 D'quergnès, d'tramarins, d'frais, d'âlagnès, d'abricots,
 Et n'in vodrait tant mé, à s'fair' seutâ la bossa !

S'vos voli l'contintâ, m'tâ dvant lui d'bon gatiau ;
 Vos l'vari s'faire pettâ l'z-orlye u coqhon d'avancè !
 [bancè :
 « — Té d'polet, d'confitura, allins, m'diu, fâ bom-
 [d'viau. »
 Borra-té pè doux zheurs, d'man n'y a què d'vintre

On l'a bailla, on zheur, d'bérolès dien na miche,
 « — Té, Gustin, na brioche avoué d'passulès d'dien... »
 Creyrâ-vos qu'al a tot avalâ, l'pour mâ-mdien :
 « — Cin qu'è bon, faseyt-è... On dérâit d'argaliche ! »

ALFRED DESSERTAZ

Alfred Desservetaz est né le 3 Juin 1877 à Albigny (Annecy-le-Vieux). Ses études terminées, il est successivement expéditionnaire, comptable, puis chef-comptable à la société des Forces du Fier, à Annecy. Combattant de la Grande Guerre, il se réinstalla dans cette ville, comme expert-comptable, après sa démobilisation, en janvier 1919.

En 1914 il a épousé Mlle Louise Revil, décédée en 1933. Nièce du poète patoisant Louis Terrier, elle fut Lauréate de l'Académie Florimontane aux concours de poésie française de 1910 et 1911.

De bonne heure, Alfred Desservetaz se sent attiré vers la poésie. Ses premières œuvres ont été composées en 1897 et, dès 1909, l'Aca-

démie Florimontane, cette « Vieille Dame » des bords du lac, qui sait discerner et récompenser les vrais mérites, le proclamait lauréat au concours de poésie patoise.

Il avait choisi, pour la circonstance, la devise : « Ardi-z-êfants gropin-nô », et présenta au Jury une idylle, une églogue et une pièce comique et, dans les trois, il révèle une égale supériorité.

Son « Vargonieu », affligé d'une invincible timidité sait écrire ce qu'il n'ose pas dire à sa belle, et celle-ci, pour peu qu'elle ait du cœur, ne résistera pas à cette touchante promesse du soupirant :

« Me pènnè saron s'reu d'sé larmè
 E mé çhanfon lé fliè d'sa jwé »

« L' Révo d' Fanfwé » est tout à fait amusant.

La troisième pièce, « Mon Vion » est une églogue délicieuse où la note idyllique perce poétique et tendre. Le bleu du ciel, le bleu du lac, tous deux chers au poète, éveillent spontanément en son âme la pensée d'un autre bleu :

« Blu du lè, blu du ciel, blu des
 ju qu'on vô-z-âmè ».

Bien d'autres œuvres de Desservetaz mériteraient d'être citées. Nous lui en connaissons plus de quarante. Pour n'en indiquer que quelques-unes « que l'diable sait dè slo vélos », la « créachon d'la fen-na », « çhanfon p'la Nanon », la « Rmasse », « Né d'hiver », « Matnâ d'printin » et surtout « mon patoé » et « mon çhalé ».

Certaines d'entre elles, toutes pleines de verve, ont la faveur du grand public. Sans vouloir aucunement diminuer leur valeur, car elles sont souvent excellentes, les fins patoisants leur préférèrent, avec le poète, « Mon vion », « Mon çhalé » et « Ntron patwé » pour la plus grande perfection de la forme et surtout

la délicatesse de l'inspiration. J'ai dit, dans le cours de ma conférence, que notre patois se prêtait mal à l'expression des sentiments tendres. D'autres poètes patoisants, tels Louis Terrier et Kerbœuf, l'ont pensé comme moi. Je le regrette un peu, en lisant les poésies d'Alfred Desservetaz, qui a prouvé que le

patois peut, aussi bien qu'une autre langue, traduire des pensées nobles et poétiques, tout en gardant ses mots propres et ses tournures propres, qui leur conservent une saveur particulière.

Par sa délicate sensibilité, Alfred Desservetaz rappelle beaucoup le poète rumillien Aimé Marcoz.

MON VION

Diên la tropà dé çhmin q' patalon dzò lé pèssè,
En fassèn d' vartolion tan q'u fon dé bwè nè,
D'èn sé ion q' d'amo rvi, dé cou, sè rên n' mè prèssè,
Can m'n uvrà-z-è çhamnai' è q' la jhornâ finè...

Pouro vion ! on-n ênfan porè l' canbâ sên scossâ...
Mè, q'al plésèn awé sô-z âbro bornalu
Q'êtendon leu gran bré tô-t ênguerlandâ d' mossâ,
Ieu s'èn vnion bêcatâ lô pècabwè golu...

E mont' on ptiou milion : juste pè q' ma pèrèsè
S'èn épotaliè pâ can d'u march' on momèn,
Mènnè-t-é iô ?... qwi sâ ?... Dè tniô pâ q'on m'u dièsè...
Ptétr' à qâqè çhalé... Ptétr' à r-on-n âtro çhmin...

On dèrè q'è m' conîè ; s'è m'u prèn l'ênvia d' rirè
Tô solè, ên pènsèn à d' folrè, q'al joyeu !...
U contréro, s'è vè qè d' sé diên la pènsirè,
Comè tô sô bosson m' fon tô lâssâ d' leu mieu...

D' l'è suivi tô planplan. Su la rivâ d' ma rotâ,
Onnâ sorçâ sourtè du câro d'on rochè,
E contèntâ d'arvi l' çhèlwè, va got' à gotâ
En barjaqèn u cro q' l'a chwèjâ pè baçhé.

E pass' on bisolè, mè si prèn, q'è-t à pènnâ
S' lè snaliè dé morguè esseion a grevolâ.
D' mè sé mtâ d'aboçhon diên l'êrbâ drwâ è fènnâ,
E d' décrèss' à mètiâ la sorçâ d' na golâ...

Mon liè-z è deu. L' coçhon diên lé duè man-z uvertè,
D'arguètô l' ciel si cliâ, to lé-n-ô, pè dsu mè,
Apwè lieutrâ, lé dzo, parmi lé fôliè vertè :
Blu com' on âtro ciel, l' lè d'Ennci q' s'èndromè...

Blu du lè, blu du ciel, blu dé ju, qu'on vô-z amè !
Vô carèssi, lô-z on, si deuçamèn n'tro rgâ...
E tè, l'âtro, si bièn t' sâ calmâ diên n'trè-z amè
Lô tormèn, lô dégo, qè vnion nô fatigâ...

D' chènto la sono vnyi ; mè peupirè pèsantè
Mâgrâ mè von s' fromâ, to-t orè... L' lon du vion
L' tropé gri d' mè misér' ardèchè... L'ègâ chantè...
Q'è fâ bon, d' momèn q' i a, pènsâ à rên, à nion...

Mè l' çhèlwè n'èn pu plè ! On pu d' sa cliartâ rojhè,
— Dari siniô d'adiu van qè d' sè caçhi, —
Trènn' onco pè l' sonjhon dé montaniè farojhè...
E dèjha, on-n anjlus s'ènvulè d'on clioçhi...

Tô lô bri s' son kèjâ, snio çli d' lègâ tonbèntâ...
L'onbrâ maçhrè lô crè, ion pè ion, ên montèn...
Vètiâ l'eurâ par mè d' m' ènsòvâ lûin d' ta pèntâ,
Mon vion... Portan d'êtou, awé tè, si contèn !...

Diên la tropà dé çhmin q' patalon dzo lé pèssè,
En fassèn d' vartolion tan q'u fon dé bwè nè,
D'èn sé ion q' d'amo rvi, dé cou, sè rên mè prèssè,
Can m'n uvrà-z è çhamnai' è q' la jhornâ finè...

MON ÇHALÈ

Dé cou, sè d' m'acorajh' à tèri d'adichon
Su qâqè vieu régistr' ablyâ d' piô è potoflo.
Ma pènsâ, q' s'è vèlyâ p' soprèndrè m'n atèchon,
S' fougè d' diô è s'abad' ass' lèjhirè q'on sofflo.

Smètè, bèn tan d'afér' on chu l'aprovèsi,
Qè, pè mè s'arconiètr' onnâ mitâ l' rêngalè
Çmè l'ênfan q' sè crè rçhò z- èlournè pè chwèsi
Dvan lô gran magasin tô grablio d'artinbalè...

Pwè, du tèn qè l' fâ l' non d' rên pèdrè dè s'n èplè,
Qè l' sènb' édâ ma pliôm' à bèrè l'èncritéro,
Liè, q' s'èlèjhè dèjha d' trovâ ç' q'è la falè,
S'ènvulè lwin d' la çhifrà nêr' è d' sô mistèro...

E la vètiâ bènstou çhi l' mèlièu d' sô-z ami :
L' çhalè ieu, p' m'arposâ dé pirè, pwè dé dannè,
Tan q'u pètro diên l' fèn, si sovèn d'è dromi.
A la rivâ d'on prâ to crovè d' lé lanfiannè.

E s' drifè... To -t uteur, p' l'ênparâ, lô bwèe ièn
Fon la siz', è jamè la bisè nêr' u blianchè,
L'urâ d' Mandâlâ, ni l' Bojhu, ni lè Rmèlièn,
N'on lètiâ son covè, ni sacosu sé plianchè.

P' le bâti, lô mafon sè son pâ dérèndiâ :
On troci -z a morzu l' tâlo d' na iôtâ pèssè,
E l'açhon q' è-t onco, qan l' s'u mtè, pi ènradiâ,
S' -t édâ pè qè, d' sé sreou, cè, fisson la cupèssè.

Lô gran-z âbr, èn plènièn, s' son cutiâ, ion pè ion,
Pwè, dou çhapwi son vniu, bôriô q' on mtâ leu feurcè
A çhanghi, sèn pètiâ, èn trà çlo pouro blion.
Qè sâniivon dèjha pè tota leu èkeurcè...

E d' mè dio, d' viajho qu'ia : Sè lli pouro çhalè
Malatru, tè plè mè q'tan d'âtro q'on admirè.
Vèn-t-ou pâ q'è l'on fé dè çagrèn q'a sofè,
Qan leu, son-t aprè tô, jamè qè d' morjhi d' pirè ?

Mè, la sèson d' aprè, em' al tè prisqè fini,
Lô ptilèn-z abadon q' vniivon d'canbâ leu crwèsa
On soblà : « Di, mamâ, tou qu'y è bèn ? — Y è-t on ni.
On ni d' omò q' è tiè p' u gonva leu pèrèsa... »

Q'è d' momèn d' i è passâ, dè lô, achtâ su l' swè
Èn ècutèn lo jhé rirè diên l'bwèe q' ènpèlè,
U, la nè, èn m' vèlièn, pè dsu lô talapè
Diên la iènteur du ciel s'acoratâ l' -z ètèlè !...

E l' ivè, quan lé-n-ô tô l' -z èsè s' son kèjâ,
Qè l' pè mwèndro dé mléz a l'è d'onna çhapalâ,
Qan -t on crè, èn marchèn, smoutâ d'socro piçâ,
Qèntâ jwè d'alâ vi sa figura novallâ !...

Tô lass' è tô molu d'avè fé la çhalâ,
Mon camarâd' è mè, tô dou, dèpwè la plannâ,
On y arvâvè... la nè, dva la peur' ènmwelâ,
N' -z a jhoçhivè si iô, q' on panâvè d' la mtanna

Lô gliafon d' la golôjh'... On ' tê bèn vit' u çhò :
Na tarbalâ, vêtia la peurta tota granta...
Fwa, reujhè çli gorlion ! è, emè p' r- on marèçhò,
Mtà -t à farâ ! Pwé tê, panfu d'bronzin, va, çhanta !

Q'on s' trovâvè bièn !... A ntron câro çhacon
Dzò la iôtâ çhêmna q' arsênbl' a r- onna lotâ,
L' -z istwéro q'on s'è dè, Sawoiâ pwé Gascon !
To l' çhalè n' tê contèn, snio du emâclio, la pôtà...

E la çaleur d' l'assi q' avè dabò fé l' teur
Revniivè p' lé parè l' arir' gârda dé muçhè
Q' s'è creiè p' l' âtrè mond' avâ, depwé d' lon jheur,
E lé lènguè du fwâ çhampâvon d'êfaliuçhè...

A feurçè d' n'èn contâ, ntrô manté tô moliâ
D' lô jhèvron, 'ton mé sè... On çhantâvè na rênma
En montèn su l' soli... Mè, na cou étouliâ,
D' mâmivou dacaçhon qâqè lêtra d' ma prênma...

E d' mè dzivou dièn mè : Pisé y é fêta dman,
L'a diu restâ soltà, d' cûta sa lanpâ d' cwivrò...
Lè pensè p' têt' à mè, sôn fron délcâ p' lé man...
U l' s'armènd' on milion dvan qè d' prèndrè son livro.

Pwé, emè rên n'é mèlieu qè d' ètrè lwin du bri
P' réflèchi, d' pènsivou : ta viliè mârè trènbè,

Pèquè pâ çlo hô chveu si né v' lô sènno, gri ?...
Alô, d' m'ndromsivou èn lé vèièn ènsènblè...

Làssâ ! dé tèn ireu trò tou d'é viu la fin !
Mò revò son modâ emè la foliè dièn l'urâ...
Pèquè lo fron mèntieu son -t- i, dé cou, si fin !...
Pèqè, mé -z ilujon, i-vo cassâ vtra liurâ !...

D'é to perdu... M'n' ami -z é mò... Jamé p' lé vi
On vu rpassâ lô dou... Emè t'vâ m' parètrè wèdâ,
Viliè mèson dé bwèe !... E d' crèrè tojhò d' vi,
S'on cuclion tombè d' diò, son rgâ moqran p' la bédâ.

Canbèn, pisqè d' sè dcheu qè rên nè s'évanè
To -t à fran, è q' mággrâ ç' q' é n'èn pènsâv, onn' ârmâ
É vivèntâ dièn nô, qè jamé définè,
Dè wè pâ q'â mô ju nion pwèssè vi na lârmâ.

E qwi sâ !... Qan d' révrè uteur d' ton fwâ morèn,
Çhalè, à qâq' amour q' arbiolrà dzo lé fèndrè,
Qwi sâ, s' l'arvèndrà pâ, s'n' ârmâ, m' dirè qâqrèn
Q' nion d'âtro parchèvrè, qè mè d' sarè comprèndrè ?..

Mé l' tèn pass... é fodrè nô rëntornâ astou,
Ma pènsâ étordiâ... Lô chifr' à patibâlâ
T'atèndôn... Mon papi vu savè conbèn dou
E dou fon ar' on mwé... Alén, ball' on cou d'âlâ !

N'TRON PATWÉ

Nan, nan, éssèyi pâ — ass' mwèndre qè vtron orliè
L'òssè trovâ dé cou — d' nô robâ ntron patwé !...
Pouvro emè sò roçhé, rudò emè l'bwé d' sé gorliè,
È-t on bocon dè ntra Sawé !..

Ntro parè l'on parlâ, emè leur gran, emè leu parè.
E no, su leu jhènwé, a chà pu, to ptiolin,
D' sé pè tèndrè parol' u bèn d' sé pè amârè
On s' l' anonchâ sajh' u malin...

A ! d' sé bèn q' al pâ fè pè lé chûsè trò fènnè...
Mè q' dé livr' al't ami dé dâliè, dé çharwi.
Du mwèn, é va to dré, é di tô fran, é brènnè,
Lé gôniè vâlon rên par lwi.

E qèn mâ vô fâ-t-é ?... Sè ntro ptiou p' lé corsirè,
Leu pani à leu bré, le barjacôn onco,
Dièn lô ban, quan l' régén lé fâ signo pè lirè,
Mè qâ l' z-atr' on-t-i l'sôflò cô ?....

E ntro seudâ... Sè lwèn, tôt- u fon dè ntra Francè,
E vnion-t à s'artrovâ è q' lô mo du pèyi
Lé montèson du keu pè s' contâ leu sofrancè,
S'i a fôta d'leu, s' fon-t- prèyi ?...

Pwé, s'è s' dévnâv' on jheur qè d' lwé nô l' défendis-
Crèyi-vò em' on agné q' é s' léssrè-t ènfromâ ?
E arâ-vo rên peu qè ntrô monchu sè mtisson
Dè contrebènda à l'âmâ ?

E depwé q' Tètà d' Fé, ntron Duc, s' fassivè rèndrè
Lé vèlè, tan-t è tan d' brâvè jhèn dé ntron san

L'on parlâ è son mô... Porâ-vo lé défèndrè
A çlo, d' s'èn sarvi d' l'âtro flan ?

Pwé onco, s'è s'povè q' d'on cou é défini'sèzè,
Dè tan d' chûzè q' saron dévniù vèvè d' leur non,
Tou q' vô farâ ?... Cmen tou q' é fadrè q'on aplèsè
L' « Eçhandavu », l' « Pelò », lè « Mjhon » ?

Nan, nan, assi lontèn qè p'lé farmè, ntro viliè
Snio s'è pè prèyi Diu, né l' vodron pâ çhanjhi,
Ass' lontèn q' èn Sawé, on trovrà 'nna familiè
Q' tô l' conlètron, Mètrè u barjhi.

Lèssi-nò ntron patwé... Ass' lontèn q' lô-z onbrajhe
Guinglin contrè guinglin, varon lô-z amwèreu
É lé parchèvron s' dir' èn rizèn, u passajhe,
Sò mô si rèche, vniù si deu...

Ass' lontèn q' lô gran bu q'on l'ârma tan pachènta
Faron leu ré u cri d' « Jhouli », « Fromén », « Allè »..
Ass' lontèn q' è rèstrâ, par-lé, p' lô prâ èn pènta,
Dou vieu u fon d' iqâqè çhalè...

Q' s'èn rapèlron... Lèssi-l'... E s' on pouvro p' lé peurtè,
L' dari dè tô, fidèl, èn l' rinmalèn s'èn va,
A ! q'è pwèsson to plan, com' on crwèzu q' s'ameurtè,
Tò dou, èn pé, modâ avâ !..

Nan, non, éssèyi pâ — ass' mwèndre qè vtron orliè
L'òssè trovâ dé cou — d' nô robâ ntron patwé !...
Pouvro emè sò roçhé, rudò emè l' bwé d' sé gorliè,
È-t on bocon dè ntra Sawé !..

JUST SONJEON

Professeur à l'E. P. S. d'Anne-
masse, Just Sonjeon s'est passionné
pour notre folklore. Durant ses heu-
res de loisirs, il s'en est allé par
villages et hameaux recueillir nos
vieilles chansons avant qu'elles ne
s'éteignent sur les lèvres des vieux.

Avec quelques camarades, il avait
fondé une petite revue folklorique,
souvent pleine d'esprit, intitulée
« Le Omacle ».

Au cours de la soirée folklorique
du 17 Février 1942 à Rumilly, trois
de ses poésies : « L'Z'autos », « la

Cigale et la Fourmi » et « Solfé-
rino » furent déclamées et très ap-
plaudies. Il est très regrettable que
nous n'ayons pu obtenir l'autorisa-
tion de les publier dans cette antho-
logie. C'est une lacune dont nous
nous excusons auprès du lecteur.

AMÉLIE GEX

(Dian de la Jeàna)

Amélie Gex naquit à la Chapelle Blanche, le 24 octobre 1825. A quatre ans, elle perd sa mère ; à 7 ans elle entre au pensionnat du Sacré-Cœur à Chambéry et en sort à 14 ans, après de fréquentes interruptions causées par sa mauvaise santé. La vie d'internat ne plaisait pas à sa nature exubérante. L'enfant lui préférerait ses séjours, l'hiver à Chambéry, l'été à Challes, auprès de madame Rose Gex, la bonne maman gâteau qui la chérissait tendrement. Mais, en cette année terrible de 1848, où les « Voraces » viennent à Chambéry, elle perd sa grand-mère.

Dès lors Amélie vit avec son père, le Docteur Marc-Samuel Gex, dans ce domaine de Villard-Martin, à la Chapelle Blanche, qui lui vient de sa mère. La vente, par son père, de la propriété de Challes, pour acheter les vignes de Villard-Léger, près de la Chapelle Blanche tient, pour un long temps, Amélie éloignée de Chambéry.

Quelle est sa vie durant cette période de vingt années qu'elle passe à la campagne ? La fille du docteur devient la meilleure infirmière du pays : « C'est elle qui débrouillait les chevelures rebelles, qui pansait les plaies, qui préparait des onguents pour faire repousser les doigts brisés ». C'est elle qui pratiquement conduit l'exploitation de la propriété de Villard-Martin, ce qui explique cette compétence en économie rurale qui lui permettra, par la suite, de diriger seule la rubrique agricole du « Père André », journal hebdomadaire chambérien.

Durant ses heures de loisirs, elle dévore les ouvrages de la bibliothèque paternelle et, en particulier, les œuvres de Lamartine, V. Hugo, A. Dumas père. Surtout elle se mêle de près à la vie paysanne. L'hiver, elle assiste aux veillées de la Chapelle Blanche, écoute ce jovial « Dieu-fils » dit « Prince », fermier de son père qui conte en patois, avec une verve intarissable, d'innombrables histoires ou chants de vieilles « limes ». Et « Dian de la Jeàna » se pénètre de cette poésie rustique des veillées d'antan où, tout en « gro-maillant », on chantait, on contait les méfaits terribles des « sarvans » et les blagues des contrebandiers. Ces réunions lui ont inspiré les « Contio de la Bova ».

A la suite des grands romantiques, elle s'est créé une mystique déiste et humanitaire, lit la Bible mais reste sur le seuil de l'Eglise, éloignée des pratiques religieuses.

En 1857 la mort de son fiancé, qui lui laisse au cœur une profonde douleur, l'oriente vers les expériences spiritistes qu'elle continue durant un séjour à Divonne. Là elle se fait une véritable réputation de médium et noue des amitiés fidèles comme celle de Mlle de Marcillac qui encourage ses premiers essais poétiques. De retour à Villard Martin, elle a la joie de voir son père épouser une de ses amies du Sacré-Cœur, Mlle Annette Charles, qu'elle affectionnait beaucoup.

A la mort du Docteur Gex, en 1873, sa veuve et sa fille viennent habiter Chambéry pour permettre au jeune fils, né du second mariage, et qui sera plus tard M^r Albert Gex, avoué près de la Cour d'Appel de Chambéry, de suivre les cours du Lycée. Mais Amélie est restée trop terrienne, d'allure et de goût et s'accoutume mal à cette vie sédentaire. « L'inaction que la ville m'imposait, écrit-elle, devint pour moi une atroce torture. » Après un voyage en Italie et l'échec d'une tentative commerciale, l'heure est dure pour elle. Encouragée par la précieuse amitié de Madame Caroline Landriani, qui l'aide dans ses débuts difficiles, Amélie Gex trouve à ses peines un merveilleux dérivatif : la poésie. Le milieu qu'elle fréquente à Chambéry, dans le cercle des amis de son cousin Charles Burdin, en lui faisant partager sa mystique républicaine, déclanche en elle une véritable excitation cérébrale très favorable à l'inspiration poétique.

Sous le pseudonyme de « Dian de la Jeàna », elle commence à publier ses chansons patoises dans le « Père André », fondé en 1877 par Charles Burdin et l'imprimeur Ménard. Ces poésies furent réunies plus tard en un recueil sous le titre « Le long de l'An ». Dans les colonnes de l'« Indicateur Savoisien » on lit aussi ses contes que l'édition de 1885 présente sous les titres : « Vieilles gens, vieilles maisons, Récits de ma rue et de mon village » et même les « Récits étranges », « les vies antérieures ou récits spirites » et des « Causeries scientifiques ».

Ses dernières années sont attristées par les divergences d'opinions morales, politiques, philosophiques, qui l'opposent à son cousin Charles Burdin et dont le point de départ fut le poème de Job. Amélie est vivement affectée par l'évolution qu'elle constate chez le « bon Charles ». D'autres amitiés la reconfortent, il est vrai, telles celle du Docteur Guillard, d'Aimé Constantin ou de Monsieur de Rienzi. Elle compose encore deux poèmes philosophiques « Iboh » et « A une âme sincère » ; ce dernier fut couronné par l'Académie de Savoie en 1882.

Peu de temps après, Amélie Gex s'éteignait à Chambéry, le 16 juin 1883, en pleine possession de ses facultés.

La librairie Dardel de Chambéry a entrepris l'édition complète des œuvres de ce poète l'un des plus éminents du terroir. Un érudit chambérien, M. François Vermale, a heureusement rassemblé les documents qui nous font pénétrer cette personnalité mystérieuse et remonter aux sources mêmes de sa poésie. F. Grange, en préfaçant cette étude, a peut-être rédigé les meilleures lignes qui aient été écrites sur cet écrivain (1).

Les poésies françaises, étant donné l'impréparation littéraire de l'auteur, présentent quelques faiblesses mais nous font pénétrer son âme si attachante, qui se cachait sous une enveloppe assez épaisse. La prose d'Amélie Gex leur est supérieure. L'élève de Dieu-fils, possède, elle aussi, un réel talent de conteur et l'on frissonne à ses récits peuplés de revenants, de « sarvans », selon la vieille tradition populaire (2).

Mais, le meilleur de l'œuvre d'Amélie Gex, c'est incontestablement ses poésies patoises, qui, du reste, intéressent seules directement cette étude et dont la prochaine réédition complète est en préparation à la librairie Dardel (3).

Depuis 60 ans on ne se lasse pas de les lire et les conscrits de chan-

(1) Amélie Gex par François Vermale. Préface de François Grange.

(2) Vieilles gens et vieilles choses. Histoire de ma rue et de mon village. Préface de Henry Bordeaux.

(3) Poésies en patois savoyard. Réédition complète en préparation.

ter ses « limes » dans leurs sorties du dimanche. C'est qu'elles s'épanouissent en fraîcheur et en vérité rustiques. « Elles sont bonnes à croquer, bonnes comme les châtaignes que l'on fait brissoler dans une poêle à trous et qui craquent sous la dent. Inégalement bonnes, du reste, remarque Monsieur Henry Bordeaux : les fables et les poèmes de circonstance au dernier plan, les chansons du « long de l'An » au milieu, et les « Contio de la Bova » au-dessus ».

Dans la belle moisson qu'elle a récoltée pour nous, dans les campagnes de la Chapelle Blanche, il est bien difficile de faire un choix. Les suffrages peuvent s'éparpiller sur plusieurs poèmes. Une charmante douceur printanière empreint « fianfiourne d'avri » et un sentiment humain et tendre, « U teimp de le-s ampe. » Assez rare chez la poétesse au talent viril, on est d'autant

plus heureux de le trouver ici et ces vers offrent un intérêt et un charme très à part dans l'ensemble de l'œuvre. Parfois, dans la « Chanson des Hironnelles » « Ah ! qu'y fa bon revai la France », le patois de « Dian de la Jeanna » se fait goguenard pour nous annoncer le retour du printemps par ce petit trait, d'un piquant réalisme :

« Los monchus quettont leu flanelle ». Ailleurs l'accent poétique devient grave à l'évocation de la vieille croix qu'on va décorer « Pe Rogachon ».

Quelques fables sont d'excellentes imitations de celles de La Fontaine.

Nous ne pouvons passer sous silence ses œuvres d'une portée politique, telle la chanson : « Noutro dou Polets » qui connut un succès retentissant chez les « Rouges » du Chambéry de 1878, tandis qu'elle déchaîna la colère des « Blancs ».

Ses tendances républicaines poussent Amélie Gex à souligner, sur le ton frondeur, l'égoïsme des rois dans « la lima de lo quatre conscrits ». Et « Dian de la Jeanna » proclame dans son fameux « Cre-do » :

« De craye ti bon Dio que fâ luire Son soluâi chu noutro polié ».

Clôturons cette rapide étude sur Amélie Gex et son œuvre. La femme qui s'est penchée sur notre terre de Savoie, qui l'a maniée de ses rudes mains de paysanne a su la chanter avec des accents vrais.

Amélie Gex domine le groupe des poètes patoisants chambériens, comme Béard celui des Rumilliens. Comme lui, elle fait partie de la génération des précurseurs, qui ont eu tout à créer, en traçant la voie aux autres. Comme Béard, elle a fait école, et, à ce titre, comme lui, elle avait droit à une place de choix, dans cette anthologie.

FIANFIOURNE D'AVRI (1)

L'hiver s'èin va tot èinzovri,
L'herba rebioille ;
On vai saudre le nâ d'avri
Darnié le niolle,
La créta varda, lo pollets,
Chu les morailles,
Cantont l'amour èin vingt coplets
À leu polailles.

Le bovier crie,
La cobla trie ;
On vai de loèin
Dièn l'air que fônme
Le bou que rônme
Levâ le groèin.

Le soluâi de son air frequet,
Rit dièn la plâinna,
Et le brouillard roule èin floquet
Comme de lâinna.
On vai lo navet zaunié
Parmi le saïlle ;
On deret qu'on s'èin va seyé
On camp d'étâille.

U TEIMP DE LE-S AMPE (2)

Lé n'haut dièn la tailla que rônne,
Comm' onn' orr que se fâ d'ènnui,
De sé de coèn coju, d'embrônne
Et grelandâ de tiévrafouï ;
De sé, Mèie, ou violet que rampe
Le long du nant ènmorsèya,
On violet tot ourlâ-de-s ampe
Que le soluâi a rosèya.

De sé, zo' na grand pèisse nâire,
A la poènta de Tornaloù
On roçat rebordâ de lerre
Yeu n'y a de place que pe douï...
Dis, Minna, vou té, onna demènze
No-s èmodâ, no-dou, solets,
No dou, solets fâre vedènze
De le-s ampe du p'tiou violet ?...

Drâi comme onn' aveille badaûda
Te bequerè lo-s embronnié.
Fadra tot ou zot de marauda
P'amassâ plèin ton' tiou panié.
En débrotènt càquon sa brânce,
Sara pas poué si tout fini ;
No faut comptâ dès l'arba blanche,
Minna, moèn tant qu'à l'embroni.

Allin... ! t'ou vouâ... ? Faut-ou t'attèndre
A la cruâija du Plot-fèndu ?...
Miette... ou pout-ou se défèndre
D'allâ-collî le bièn perdu ?...
T'ou pàs p'emplerre la cavagne
Que lo blondo font gancelié,
Que dièn lo boès le Bon Dio vague
Le-s embrôn' et lo-s ampelié ?...

PE ROGACHON (3)

Hardi la gnâ ! copâ le size !
Y est rogachon deman matin ;
Faites pèindelions de cerise,
Faites grelandes d'arbèpin ;
Feilles, trenâ de marguerite ;
Vo, garçonnets, cori tô vite ;
Vo cogniéchez lo bon zèindrai !
Dièn lo vardié, pe le grand' coûtes,
Allè collî le pèintecoûtes,
Pe boquetâ la villie croai.

La villie croai que no z'agarde
Quand on revint solet la né,
La poura croai, que tozor garde
Le recorte que sont sené !
Betâ-lu vouâlo de dêintelle

Camme on èin vai dièn le çapelle
Le zor qu'on fâ lo paradis ;
A lo folliats !... vit' à la corsa ;
Fagin de z'essalié de mossa,
De z'essalié tot arriondis !...

Fleurs de savû et rouise èin sâva
Sont mai que robans de satin ;
Noutra croai sara la pe brâva
Qu'i vont benî deman matin !...
Quant l'èincora, zo se bânnières,
Quand le portuze de lomières
Brâm 'ront : Prospitius esto !
Dièn lo z'airs qu'on varrà traluire
On èintèndra le bon Dio dire :
« Si forcha d'èimpli leu sartot !... »

(1 et 3) Poésies en patois — Librairie Dardel.

(2) Extrait de la Revue de Savoie — Libr. Dardel.

NOUTRO DOU POLETS (1)

Air de : Cadet-Roussel.

Noutra Françon a dou polets :
Ion est tot blanc, l'autro rosset.
I çantont çaquon leu cantique :
Vive le Râi !.. la Republica !..
Mais, mais sêin se tapâ
Noutro polets pogeont pas çantâ...

Le blanc ne médie que le gran fin,
Le roze, l'herba du cemin ;
Le blanc a la crêta que drêche
Le roze a la quoua que se bêche ;
Mais, mais sêin se tapâ
Noutro polets pogeont pas çantâ...

Le blanc est gras comme on cocu,
Le roze a lo-s-ours biên agus,
Et, cambin il est plus canaille,
I sâ se fâir' âmâ de le polaille.
Mais, mais sêin se tapâ
Noutro polets pogeont pas çantâ...

Noutra Françon, qu'âme la paix,
Vout lo séparâ totadé.
— Fenna, pe que cê finichèse,
Faut que iou de lo dou crevèse.
Car, car sêin se tapâ
Noutro polets pogeont pas çantâ...

Dian, pe c'ta fâi, t'â bien râison,
No faut la paix diên la mâison.
Véindre le roze i n'y a pas mêche.
Y a longtêimp que le blanc s'èingrêche.
Poué, poué sêin se tapâ
Noutro polets pogeont pas çantâ...

On beau matin à Chambéry
Noutra Françon s'èinvâ corri.
Le polet pesâve atant qu'on mouéno ;
I fut sâgnâ pe-r-on çanouéno.
Bon ! bon ! sêin se tapâ
Noutron polet roze pout çantâ...

JOSEPH ROUSSEAU

Joseph Rousseau naquit à Nîmes et mourut à l'Hôtel Dieu de Chambéry, le 6 février 1869. Il fut greffier à Montmélian et correcteur typographe, dans les imprimeries Ménard, Chambon, Pouchet à Chambéry et Pélagand à Lyon.

Joseph Rousseau, qui joignait à une certaine culture, une intelligence remarquable, était très populaire par ses chansons patoises, dont les plus connues sont le « Vin » et « Mitrons ». Son recueil de poésies intitulé : « Les Chambériennes » parut en 1863. Mais cet opuscule est actuellement introuvable.

En 1868, il concourut pour le prix Guy et l'Académie de Savoie lui décerna une mention honorable, pour sa pièce en vers, intitulée : « Les Petits Ramoneurs ».

« Le 5 Mars 1869, la troupe du théâtre de Chambéry donne « la Revue de Chambéry », œuvre de deux auteurs parisiens, Messieurs Laporte et Rigodon qui eurent pour collaborateurs Messieurs Ménard et Wigé, chargés spécialement de la partie locale. Cette revue obtint le succès le plus vif : elle eut 9 représentations. A la 6^e, on intercala dans la Revue, un vaudeville du poète

savoyard Joseph Rousseau, intitulé « La Cantinière savoyarde » et dont la scène se passe à la Croisée des Marches. Cette addition, donna un nouvel attrait à la Revue, qui fit encore trois fois salle comble.

C'est, dans cette pochade de Joseph Rousseau, que se trouve en patois, la chanson du marchand de vin de Maché. Dans ce vaudeville figurent aussi : « la chanson de la Cantinière », « le Retour de Mathurin », « l'Artiste en cheveux », le Brûlot, pièces écrites en français.

(Extrait des Mémoires de la Société Savoisienne d'Histoire et d'Archéologie).

ÇANSON DU MARCHAND DE VIN

Air : « Les Allobroges »

Refrain

Zaifants, chu mo pontets, veni donc vè mè bosse
Toté plainé d'on vin si généreux, si fin,
Que riai que d'y paissâ, l'éga vint à la boce !
De si marchand de vin, marchand de vin.

Pe l'ouvrier, dont la petiouta borsa
Ne pou prétaidr' un vin fin d'Apramont,
De vé Bassai on zor d'ai prai ma corsa
Et tié Chapot d'ai trova du vrai bon.
Pe lo chanoènes à l'humeur pacifiqua
Montarminod m'a fornî du claret,
Et pe gari, l'humeur mélancoliqua
A Montmélian (bis) d'ai denîâ tié Poncet.

L'hiver que vint pe medié de sâtagné
De vo barai de vin de los Abis,
Cho de Cartan que cré zo la montagné
Qu'on beau matin seuta comm' on cabri.
Si vo volié, zaifants quaque chousa
De chicandard que sentèse u plantié,
Tié Monchu Grou on zor chu la pelousa
Dè déboutia (bis) du bon vin de Seyssè.

Comme de sè que noutre bellé damé
A Chambéry âmont bien la douceur,
A Marêtè, à Lucey tié de Boigne
I mon bâilla du musca la liqueur ;
O zor cimfin à Sai-Dian de la Pourta
De lo buveurs per adeuché le sort,
Du Paradis pe los uvri la pourta
De fait boutié (bis) de bon vin de la Mort.

(1) Poésies en patois (Librairie Dardel).

CHARLES FERROUD

Charles Jean Antoine Ferroud est né le 7 Juillet 1854 à Chanaz, où il fut élevé par son grand-père Jean Antoine Curtillet, maire de cette commune pendant près de 40 ans.

Entré en 1872, à l'École Normale d'Albertville, il en sortit en 1875 et fut instituteur à Arvillard, Saint-Michel, puis Chambéry-le-Vieux, où il termina sa carrière.

D'une intelligence remarquable, il s'occupa de sciences, de poésie, de musique, de philosophie, de langues étrangères, de sténographie, de patois, etc. Avidé de savoir, il s'intéressa à toutes les manifestations de l'activité intellectuelle.

Il a collaboré à divers journaux pédagogiques, littéraires, sténographiques. « L'enseignement pratique, la Correspondance générale, le Réveil pédagogique, l'Éducateur, le Petit provincial, la Revue internationale de sténographie, la Plume sténographique de France, etc.

En 1900, paraissait son manuel de morale à l'usage des écoles primaires intitulé : « La Morale par les maximes, les exemples, les mor-

ceaux choisis », et « Sténographie à deux degrés » une méthode personnelle que plusieurs éditions vulgarisèrent et qu'il enseigna lui-même à l'E. P. S. de jeunes filles de Chambéry.

Dès 1884, il s'occupa de recueillir les vieux airs populaires de la Savoie et y adapta de nouvelles paroles, pour les faire chanter aux écoliers.

Il publia en 1896, une première série des « Echo des Alpes » formée de 24 chants. Une deuxième édition, parue en 1935, comprenait 7 cahiers renfermant 120 chants scolaires. On lui doit un chœur à 4 voix d'hommes intitulé « Les Alpes » et dont la musique fut composée par son ami M. P. Véron, instituteur honoraire et ancien directeur de « l'Orphéon Chambérien » qui nous a obligeamment communiqué des renseignements sur Ch. Ferroud et J. Rousseau. Charles Ferroud collabora activement au « Recueil de chansons populaires recueillies dans les Alpes françaises (Savoie et Dauphiné) » par Julien Tiersot. Ce dernier le remercie tout spécialement, dans

son rapport au ministre de l'Instruction publique.

Charles Ferroud s'intéressait beaucoup au patois mais n'a publié qu'une chanson en patois de Saint-Ombre : « U bon vin de Savoué ». Peu de temps avant sa mort, il fit une excellente étude sur le patois d'Amélie Gex.

Tous ces ouvrages, ainsi qu'un certain nombre de manuscrits, sont déposés à la Bibliothèque municipale de Chambéry.

Il s'est encore occupé de spiritisme. Préoccupé par l'au-delà, il s'était forgé pour lui-même une conviction. Il croyait à la survivance de l'âme et à sa transmission dans le corps d'une autre personne.

Après la mort de son épouse, il vint finir ses jours dans une maison de retraite où le 21 avril 1938 il s'éteignit fermement en sa « Foi spiritualiste et Polybiste », laissant tout ce qu'il possédait aux Hospices Civils de Chambéry.

Travailleur infatigable, Charles Ferroud était d'une grande bonté et d'une grande sensibilité.

U BON VIN DE SAVOUÉ

Yx preu lon-tei qui on a le ventri à taubla. So-se-yin ré de chantai na chan.

-sou! Ne cre-yei paü que d'vo com-te na faü-la. Cho vin d'houiti ne rei gai c'mou quin-

-sou. Al-lei, z'e-fauti, la quinta fau tou di-re? Dei sé bin fan que d'si ei-bar-ra-

-châ! Si vo. vo-lie que d'vo fa-ges-se ri-ré, Al-lau rei-plir chô bo-tol-liou par-

châ! Al-lau rei-plir chô bo-tol-liou par-châ!

Y a preu dontei qu'on a le veitr' à taùbla
 Esseyin vè de chantaù na çanson !
 Ne creyé paù que d'vo conte na faùbla :
 Chô vin d'heutin me rei gai c'm on quinson !
 Allei, zéfan, la quinta !fau-tou dirè ?
 D'ei sé bin tan que d'si eibarrachà !
 Si vo volié que d'vo fagèsse rirè,
 Alloù reiplir chô botolion parchà ! (bis)

On Savoior ne çante paù sei bère :
 Rei que d'vè d'éga, cei l'côpe la voué,
 Quan l'vér' est vouéd 'i faut vite l'eiplèrè,
 De chô bon vin qu'a créchu ei Savoué.
 Lo vin d'Arbin, d'Montagny, de Çeutagne
 Vaùlion di cou la grou vin du Mijhor ;
 De lo préfèr' u Bordiau, u Champagne ;
 Sei me soulai, d'èi beri to le jhor ! (bis)

Le plus gran sei qu'a paru chu la terra,
 Detè, zéfan, séde-vo l' quint'y est ?
 Tou Sei Martin, le bon seudor de guerra ?
 Tou Sei Françoué, Sei Pierr' ou Sei Joset ?
 I ara tojhor de jalou, quei qu'on fasse :
 Si le bon Dieu volième mouen avi,
 Me de metri à la première place,
 Le paürè Noié, chô qu'a plantaù la vi ! (bis)

(N. B. s'il y a des étrangers dans la société, on répète ainsi)
 A v'tra santaù, a tô los aùtr' avoué !

I dijon qu' Noié a betau diè s'n orche
 Tô lo bétian qu' ei sti mond' on conniet ;
 To ce que voulè, que nadiè, que morché,
 Tan qu'a l'indret que la terra finet !
 Pouro zéfan, me de poui paù y crèrè ;
 Et d'y ai bin det on jhor à l'eicoraù :
 L'bon viù Noié, lui qu' amàive tan bère,
 Are léchè niyé l'filoxéraù ! (bis)

D'aùmo le vin, mé de si paù n'ivrogne ;
 D'ei bévo pou, mé y fau qu'i saye bon !
 Dou plei tarrà et on morchau d'épogne,
 C ei me suffi pe chantaù na çanson !
 Dzo n'tron polié, la demeiijhe, à l'ombra,
 D' jhoie à lè boll' avoué dou très amis ;
 On bê on cou du bon vin de Sèit-Ombra,
 Et quant y est né, çacon s'ei von s' dromi ! (bis)

Allei, zéfan, ma çanson est finèta ;
 Detè la voutr' apoué on trinquerà,
 Pe batigé, i fau d'éga benèta,
 Pe biè chantaù, i fau vouédaù l'tarrà !
 Lo Savoior on l'gojé élastique :
 Fau l'arrosaù pe le baillé de voué !
 Pe tarminaù que m'i fau mon cantique :
 A n' tra santaù, brove jhei de Savoué ! (bis)

GEORGES KERBŒUF

Georges Kerbœuf, d'origine bretonne, vint travailler à Aix-les-Bains comme correcteur d'imprimerie. Il est mort dans cette ville, il y a quelques années.

Ce Savoyard d'adoption se familiarisa si bien avec notre dialecte qu'il arriva à le parler et même à l'écrire avec aisance. Sous le titre « Rimes et Fianfiournes en Patois Savoyard » l'imprimerie Joanny Du-

cret, imprima ses œuvres à Aix-les-Bains en 1924.

La plupart de ses poésies patoises telles : « La Catastrophe de Torméry », « Complaintes de los Baroton », « l'Elecchon de la Municipalita » sont consacrées à des événements aixois. Plusieurs comme « la Fêta de Noié », « Rtor du Printimps », « Çanson de la Farma », « La Vedinze », sont dédiées à la campagne.

Des événements politiques ont inspiré à Georges Kerbœuf d'autres poèmes :

« L'Annechon de la Savoie à la France en 1860 », « La Guerra de Septanta », etc. Quelques-unes de ses fianfiournes sont amusantes.

Cependant l'œuvre de Georges Kerbœuf, dans son ensemble n'est pas très originale.

LE RETOR DU PRINTIMPS

La bise in rônaît segogne
 La pourta de noutra maison ;
 Fila, fila ta cologne
 Pindènt la mourta saison,
 Fila et le timps pàssera.
 Janny, si ton fi s'imbrouille
 Ton galant le dévoèdera.

In tombait la nai greseille,
 Los grobons vioulont u tison,
 Janny fa vreyé ta bobèille

Pindènt la mourta saison.
 De grogné l'hiver se lâsse
 Vreye et le timps pàssera.
 Janny si ton fi se casse
 Ton galant te l'appondra.

Los grands pobles ont la grevoula
 Et les cises ont de frezons,
 Roula, roula, mon tor roula
 Pindènt la mourta saison,
 Le soloai rit darnié les niôles,

Roula et le timps pàssera
 Dezo la nai la fleur rebioule
 Ton galant te la coèdra.

Enfin, vétia, l'printimps s'avanche
 Avoé son bràve tapis vert,
 Et los aigeaux chu les branches
 Chantont la fuita de l'hiver
 Et l'hiver s'in véra,
 Poé le printimps nos revindra
 Quand la Janny se măriera.

L'HORLOZE

Intre l' boffet et le cindrier
 Combin y' a d'ans que le lodie
 Sa villie carcasse de châtaignier,
 L'horlôze à paids, la villie horlôze.

L'est l'âma de la maison
 Maitre, maitra, los garçons, los feilles
 Réglont leu via chu sa çanson
 Et le viramènt de ses aigullies.

Hardi ! y' est l'heura paysan !
Prends tos eutis et travaille.
La Janny bette son levan,
La Luison compte ses mailles.

Et quand y revenont tché leu
Mizor s'égrollie dien sa carcasse,
Los p'tious ont ona fam de leup
Et mediont dien la méma tarrasse.

Sins se goullier, le grand balanché
Proméne sa plaqua de couivre zauna,
Pindént de zors, de mais intiés,
Du timps simble faire l'armóna.

Son chant d'on ton saccadá
Jamais ne chandie de nota,
Los vius vé l'âtre sont accodàs
Et los mires font leu pelota.

A la veilla quand los z'éfants
Pârlont de 'babiôles avoé les feilles,
Les heures simblont sonnâ pe plan,
Viront quand même, les aiguillies.

Jusqu'à u zor yeu, dévotamént,
Marquin la fin d'la destinâ,
Ona man retint le mouvemént :
Y'est la mort qu' fâ sa tornâ.

Vos à beau avanché, recolâ los horlozes,
Et nos faire chanta mizor à on' heures,
Le soloai mârque de son rayons rozes
Le momént yeu les viés saront meures.

Et quand l'horlôze ne vera plus,
Noutra maison simblera mourta,
Y'est son cœur que n' battra plus,
Alors, la mort sara à la pourta !..

Abbé BERNARD SECRET

Monsieur l'Abbé Bernard Secret est né à Aix-les-Bains, en 1893. Ancien combattant de la guerre 1914-1918, où il fut grièvement blessé, il fait preuve d'une remarquable activité. Il a entrepris de nombreux voyages d'étude à travers l'Europe ; actuellement, il dirige à Chambéry plusieurs œuvres religieuses et philanthropiques, ce qui ne l'empêche pas de se distinguer dans la littérature savoyarde. Il est certainement un des plus actifs rénovateurs de notre folklore et nos Académies locales ont su récompenser son beau

talent.

Nous devons déjà, à Monsieur l'Abbé Secret, plusieurs œuvres intéressantes, des articles de presse, des chants, etc... Il travaille présentement à la réalisation de beaux projets qui ne manqueront pas de le signaler à l'attention du monde des lettres.

Il est fils et petit-fils de patoisants convaincus et pratiquants. Son père était de cette dernière génération des hôteliers aixois qui, ayant conservé et cultivé leurs attaches payannes, chaque jour parlaient pa-

tois, en faisant leur marché.

Durant son enfance, Monsieur l'Abbé Secret passa ses vacances à la Biolle où il apprit à parler couramment le patois, à la grande joie de son père et de son grand-père. Depuis, il n'a perdu ni le goût, ni l'usage de notre vieux dialecte.

Ses monologues, si heureusement pensés en patois, ont paru dans *Savoie-Almanach* ; ils ont été radiodiffusés et seront édités prochainement.

En voici un des plus pittoresques :

JOSON DE LA BOSSE DIÈ LE WAGON-RESTAURANT

Vos sêtes bin tos que d'é maria ma feille l'âtre semanna, pe la France ava, diè on pays que diont Marseille, Marseille, cré nom, la vella de los blagus et de la sardina ! Mon geindre me dit : « Beau Pare, de parie que vos ne conchê pas Marseille. »

— Na, mon ptiou, de ne si pas alla pe loin que Paris du flanc d'amot et pe loin que St-Cassin du flanc d'ava.

— Et bin, Papa, veni nos trova.

— Tot que t'en dis, fenna ? Tou qu'on môde pe Marseille, cré nom ! Te vins avoué mè ?

— Ah ! mon poure grou, iè trop loin. Le tram de Bissy, y va onco, mais le train y va trop fort. Mode lamé, de garderé preu la bottequa !

D'é donc prè le train, on express, que corriève, nom de boué, que seblave, que zonnâve, na vréta mécaniqua du diable ! A mizor, l'estoma commêchéve à réclama. D'aviève oublia d'importa mon denia. Que fère ? D'allave cria u mécanichin : « Arréta los bous, sancré de corraitié, iè l'heura de medié ! », quand tot d'un coup passe diè le collidor on brave monchu avoué na casquetta de musichin, que boralave : « Wagon-Restaurant, 1^{er} Service ! » et que bayève de billets.

— Hé, monchu, baje-mè on papié avoué, per alla à cho restaurant. D'é l'estoma vouéde comme la caissa de la France du timps de la déflachon !

De si alla u wagon-restaurant, cré nom. Vos sêtes pas ce qui yé, zéfants ! Imagina-vos on salon monta chu de roulettes, avoué de petioutes tables et de selles que n'ont pas même preu de place per y posa son Tonkin ! Et poué, on est sarra ! Mais y a de braves nappes et poué de tas de colliés, de forchettes et de verres et de sarviettes in papié : Cré François, que de me pensave, quinta noce ! Dou, trè verres pe parsonne, si le vin est bon, y vra preu ! Poué le garçon me baille na carta avoué tos los noms de plats connius et inconnius et tréta sourtes de vins.

— Garçon, de compregniè rè a totes chele comédié. De voui denia et veka tot.

D'arguétive la salla et de pojève pas comprendre yeu tou qu'été la cosena. De parie que font couére les tartifles diè la cheudire du mécanichin. Y sara de la cosena à la vapeur. Et la cava ? Y a pas rè de place pe l'accrotié dezo le wagon ! Mystère ! Mais le garçon ne reveniève pas. Ié suramet la sopa qu'a brula.

D'arguétive los atres voyageurs, de braves mon-

chus, avoué de manchettes et de regingotes, et de dames de la hiauta, à la darniéra moda. Vos conché preu chela moda. Ié quaque rè de propre. Y manque d'étoffe de partot. Ié na vargogna. Tant et si mâ que totes chele fennes seblavont à de zéclappes ou bin à de zétals de boutié.

Et poué, de compreniève rè à la conversachon. Devant mè, y en aviève dou : le monchu raide comme na barra à mina, la dame avoué de plottes de cabri et on ptiou groué maltru que fachève : « Yes, aoh yes, spik inglisich », qu'on aré det de polailles que jacassont. On atre que fachève : « Ia, deutch, franzos kapout », qu'on aré det le Forezan, quand y marmotte chu les grouesses pirres. On âtre que fachève : « Américan, y a bon, etc. ! » Infin totes les legues de la terra, excepté le patoué de Cognin. Na vréta tor de Babel !

Tot de même, le garçon apporte le potage. Vos sètes par la différence intre le potage et la sopa ? Veka : la sopa, y a de què medié diè na granda écrouelle. Le potage, y é d'égua chauda diè na tassa à café ! !

Poué vint na coteletta, na coteletta de seuterella, cré nom, doué botiés. Oua, ma fè, y porra pas alla dinse. Y faut se ratrapa chu le liquide. Garçon, na botoille de blanc !

Il apporte na tote petioute botoille.

— Garçon, yé t'on litre d'Anglais. Vos sètes donc pas que de sé de Cognin ?

D'é voliu varsa diè mon verre. Mais, va te gratta, le wagon ballotave bin tant que de pojève pas varsa. A la fin, d'in fotte la metia diè mon verra et la metia chu la nappe. Le garçon borale. La fenna pioula : « Aoh, mon toilette ! »

D'attède le second plat, na fricacha de tartifles. Y in aviève juste per on canari. D'essaye de bère. Pas mèche ! Astouf que de lève mon verre, le wagon fa bazi-baza. D'en beviève doué gottes et d'en fotiève trè chu mon brave julet. Cré coquin, tout qu'al va dire, ma Louisa !

Le darnié plat été on vré roti d'éfromis. Pas vieu, pas avala. Pe le dessert, on boccon de fromage grou c'mé n'allemette ! Et poé de glace à la vanilla. De n'aviève jamé rè vieu dinse. Y é na nourriture d'ours blanc. Y vo zèle l'éboret.

Et poé veka tot, D'aviève na fam de leup, na sé de Savoyard, on vètre zela. La dechu, le garçon s'abade avoué on grand papié. « L'addition, Monsieur, c'est 50 francs. »

Y m'a fottu on coup chu l'estoma.

— Grou voleur, que d'é cria, y é plutôt tè que te va me paya le supplice que de vins de supporta.

De me lève pe fottre le camp. Mais veka le wagon que fa bazi-baza. De gliche, de m'accrotie à la nappe, de rinverse dou, très tables, avoué los achéttes, los verres et le saint frusquin.

De boscule dou, très Anglais, çin chi Américains, chi sa Allemands, ia, io, ies ! Y borlavont tos. Y été na vréta révoluchon. Le renard diè le polaillé.

Poure zéfants, quin méli-melo. On monchu treye la sonnette de larmes ! Le chef de train s'abadé ^{D'2} paya la casse, tré mille francs.

On parlera de Marseille n'âtre coup, zéfants. Mais du wagon-restaurant, nom de boué, se vos plé, ne m'en parlâ plus.

Rè que d'y pensa, y me baille la pepie. Allins bère on tarat de blanc.

Additif

Ces extraits de nos poètes patoisants, ont permis au lecteur de se rendre compte des variations que subit notre patois, d'une vallée à l'autre de la Savoie. Si le patois rumillien se rapproche beaucoup de l'annécien, il diffère sensiblement du chambérien. Ce dernier établit déjà une transition avec le patois des régions voisines dont certaines firent autrefois partie du duché de Savoie. C'est le cas du Bugey. Avec la Bresse, le Valro-

mey et le Pays de Gex, le Bugey ne fut réuni à la couronne de France qu'en 1601, par le traité de Lyon. Jusqu'à cette époque, ces contrées furent l'apanage de nos ducs dont les tombeaux, dans la magnifique église de Brou, près de Bourg, rappellent assez ce passé commun.

Ce lien historique, renforçant le lien linguistique qui unit nos dialectes du groupe franco-provençal, m'a poussée à publier ici deux œu-

vres patoises du poète bugiste : Joseph Dulaud.

Intentionnellement j'ai choisi : « la Prédication dou Coura de Soudon » parce qu'elle est la version, en patois bugiste, du conte de Jean Aicard, tiré de « Morin des Maures », tandis que le « Sarmon de l'ècorà de Lourné », de Joseph Fontaine, en est la version, en patois savoyard. Il sera ainsi facile, au lecteur d'établir la parenté qui unit nos deux patois.

JOSEPH DULAUD

(Jean-Louis de la Gruette)

Joseph Dulaud est né à Villebois (Ain), le 11 avril 1888. Issu d'une longue lignée de tailleurs de pierre, il a lui-même embrassé cette profession, ce qui fournit à sa veine poétique, plusieurs chansons dont il compose lui-même la mélodie : « Les Amours du Carrier », « le Chant de la Roche », tiré d'un acte en vers intitulé « l'Appel de la Roche ». Sa participation à la reconstruction du pont de Rumilly lui a dicté une « Ode au Pont Saint-Joseph », éditée par l'Imprimerie Joanny Ducret de Rumilly.

Le bien familial comprend quelques ouvrées de vigne, que le chansonnier aime à l'égal de la carrière

de son père. Cela nous a valu de nombreuses chansons à boire, la plupart inédites, parmi lesquelles il faut citer : « Le Vin du Bugey », « Les deux Maitresses », et surtout « Le Bon Vigneron » composée en 1918, après l'Armistice, et, dans laquelle, le poète supplie Dieu de nous épargner de futures guerres. Outre un certain nombre de mélodies, Joseph Dulaud a encore donné plusieurs chœurs à trois et quatre voix : « Liberté ! », Hymne aux Morts de la Guerre », « Hymne aux Travailleurs » et plusieurs pièces de théâtre : « Le Braconnier » et « Grand Ami » en vers, et, en prose, « Monsieur mon Tuteur » et

« Chaines ». Joseph Dulaud aime sa terre bugiste qu'il a encore trouvé le moyen de chanter dans un roman satirique intitulé : « Face Moche, Administrateur ». Enfin, son bagage poétique se complète par un volume de vers inédits, composé surtout de pièces courtes : sonnets et ballades.

Comme son père et son grand-père, Joseph Dulaud parle couramment le patois de son pays. Il est un des derniers à employer les vieilles formules, si savoureuses, qui se retrouvent dans son œuvre patoise, où les syllabes soulignées, par l'auteur, doivent se prononcer la langue entre les dents.

QUAND LOS PELOSSIES FLOURIRONT...

(se chante sur l'air :

« Quand les lilas reflouriront... » de Tagliafico.)

Quand los pelossies flouriront,
Ou mâi d'avri, à l'habitouda,
Ah, mos efants, qu'é fara bon
Quand los pelossies flouriront,
Adio l'hivè, la sèson rouda,
Los brouillàs, la nèi, lo bocon !...
Quand los pelossies flouriront,
Adio l'hivè, la sèson rouda.

Quand los pelossies flouriront,
Poussaront le follies novéles
Dipoe Barme à Golet-Besson,
Quand los pelossies flouriront,
Le proumières ciribourdèles,
Tot per on caoup, s'abadaront,
Quand los pelossies flouriront,
Poussaront le follies novéles.

Quand los pelossies flouriront,
 Vos sintre l'effé de la sava ;
 Tuis los matous s'accoplaront
 Quand los pelossies flouriront,
 È vos vare que la moins brava
 Trouèvara camban so miron !...
 Quand los pelossies flouriront,
 Vos sintre l'effé de la sava ;

Quand los pelossies flouriront,
 Ponesons sabots e prenions bôttes ;
 A bas flanèles, cançons
 Quand los pelossies flouriront,
 Le filles quittaront coulottes
 Pe miou fouire apré los garçons...
 Quand los pelossies flouriront,
 Pouesons sabots e prenions bôttes.

Quand los pelossies flouriront,
 Nos irons pe dariè le venes
 Vaï le coucouméle en botons
 Quand los pelossies flouriront,
 Los amouinraoux, hommos poè fenes,
 A tor de bré se mamaront...
 Quand los pelossies flouriront,
 Nos irons pe darie le venes...

Quant los pelossies flouriront,
 Nos varons la fin de la guerra ;
 Ne petara pri lo canon
 Quand los pelossies flouriront,
 E tui los hommos de la terra
 Pendant quinze jos s'amaront !...
 Quant los pelossies flouriront,
 Nos cogneintrons la pé sou terra !

LA PREDICACHON DOU COURA DE SOUDON

Quand é qué t'arriva ? ne poin pas vos o dire ;
 Lo grand de mo mogrand que parlave sans rire
 O tinave de so regrand à lui. Sans me trompâ,
 De poin ban soutini que de n'y iero pas !
 E ne fa ran : de sé pe couè tota l'affare.
 Pe m'acouta, z'efants, quinzie tui vouetre lares.
 E se passa lio mout, tot lio mout, à Soudon.
 Ouna diomanji d'Aoue, lo coura, hardi don !
 Pre jave so sermon. I se devortolliave
 Draï on jitio didans on faramé. I diave :

« — *Dipoé la darieri michon,
 L'an passa, pe le Rogachons,
 Ne vos vejo pri, me charopes !
 Vos, los hommos, devie torjo,
 La diomanji, jousqu'à miejo,
 Guéta si vouetra dâlli cope,*

*Si los fossaous, si los bigâs
 Sont bian agouis, bian emmangâs.
 E poè, quand la tiochi redonde,
 Annonçant l'oficho divin,
 Vos repensa à vouetro vin
 E modâ renifla le bondes.*

*Vos, le fenes, vos vos mettâ,
 Per appresta vouetro gotâ,
 A pelliata le parsinades.
 Poè, tot à caoup, vos repensâ
 Que vos n'é ni peinvro ni sâ,
 Ni jaux, ni, lament, le salades !*

*Apré, quand é faut vos viti,
 Vos meta couinre lo routi,
 Vos decrassie vouetre mousanches ;
 E faut chuési on cotillon,
 Mettre le cates en tortollion,
 Esseye le coinfetes blanches.*

*Avoé çan, Toinette, Fanchon,
 Vos vie jousto l'Elevachon !...
 Mé, é faudra que tot çan change.
 Vitia çan que va se passa :
 Vouin, lo Bon Diou va se lassa
 A ne pri vos vaï le diomanges. »*

Nouotro bravo coura, rojo comme on polé,
 Troupignave dous pies, s'emballave solé,
 Avoyave pi fô pe fare paou ou mondo,
 Mé se z'impredachons né féjan jin d'abondo,
 La Nanette, so lui, sou sa sèla agroba,
 Re comptave sos saous ou fond de so cabas,
 La Çoise, la Sasson, duè belles savoyardes,
 Jaoux fremas, ronflavan comme duè grouesses fiardes :
 La Geliqve se grabotave lo nazé :
 L'aï, poète, oubliâ d'emmorta so cruinzé !
 Diant so chapele en guétant le mourailles,
 La Gathe, tormenta, pensave à se porailles
 Que mouavan e n'ayant pri de ploume à la quoua ;
 Le le z'aï tâtâ, pas youna n'aï l'oua !

Los hommos, dans lo fond, chapé devant le boches,
 Causavan à mi-voè de tot çan que los toche :
 Le senailles, los prâs, le vignes, le mainssons,
 La chassi ou paï de boue, la pinchi ou chavasson...
 Lo Guste proposave ouna passa de boles :
 Fali d'abô sartia los piapos, le varvoles
 Qu'empleinnavan lo jeu. Lo Josè, qu'aï fam,
 Ruévave d'on benon tot plan de motafams,
 D'avanchô, i s'en fési sava le babouines !
 « De dio, entends-tou pas nouotro cayon que coui-
 [ne ? »

Diave Manouvè à so frare. » — « T'é faou !
 E ye la Félici poè soun homma, fins saouls ! » —
 « — Guéta vaï la brava couinfeta de la Guite ;
 L'a los jaoux à la fricacha ! » — « Tuèno, quinz-te !
 Sa mère va trova que l'as bian de topè.
 Los jouonos d'orrandraï n'an pri jin de respè ! » —
 E patatitata ! Lio mout, didans sa chieri,
 Lo coura pousi ban essaita la prinnyieri
 Pe ramenâ se feye e s'en fare accoutâ ;
 Le feye ne fejan que droumi, caqueta,
 Sans mé se souvini de la michon darieri !...
 Alô, nouotro coura se foti en coléri :

« — *Ah, Soudonautes, soudonaux,
 Vos vos creyie que de m'en vau
 Me metre à l'envè le cervéles
 Pe vos ouvri lo Paradis ?
 Que nâni, magniauds, que nâni !
 Soudonaux, mâlos poè femèles,*

Vos irè tot draï en ensè,
E dit, crui de boè, crui de fè :
Lo grand diablo cornou vos guète !
Vos varè quand i vos tindra :
Lo foua de Diu vos grilira
Los artiaous, le tripes, le têtes !

Quand vos sintrè bian lo roussi,
Vos pourè brâma : » — Gramaçi ! »
Couernâ comme de vieilles grailles.
Satan, avoé soun ecossaou,
Vos chaplara so chin de saoul
Jousqu'à vos sali le bozailles !

Malgra que vos êtes malins,
Vos farè camban poutafin,
Laous enragias, z'efants de gores.
Soudonaux, vos êtes damnas !
E dansi que l'a ordonna
Lo diou que lio mout, sou le borres ! » —

Lo coura, indigna, gonflave so patie
Per excomouniè Soudon que trimolave.
A çou moment, i vit, à flanc dou benintie,
On galavâ, bian habilla, que se maillave.

« — Que l'é qué ye que çou betian ?
Eh, cusin, te l'amouses bian ?
Parquè ? Pouris-tou pas m'au dire ?
Lo jo que te fricassirè,
Diu poé me varrons si l'aré
Torjo la même envin de rire ! » —

« -- Escousa-me, monchou coura :
Tuis los soudonaux sont damnas,
E ne fa pas l'ombra d'on doto.
S'i veyon fara liou ploumè,
Que çan pouf'é me fare, à mè,
De sin de Villaboai, m'en foto ! »



